

L'auditoire

LE JOURNAL DES ÉTUDIANT·E·S DE LAUSANNE DEPUIS 1982

ÉDITION SPÉCIALE

**PRIX DE LA
CHAMBERONNE**

SOCIÉTÉ

**HISTOIRE DES
SQUATS**

CULTURE

***WE WILL WE WILL
ROCK YOU***

DOSSIER

Bas les masques! **Le vrai visage de l'exotisme**



Visage de nacre et masque d'ébène - Dr.

L'auditoire N° 251 // Mai 2019
Retours L'auditoire - FAE
L'Anthropole Bureau 1190
1015 Lausanne

édité
par la **FAE**



FAE
16
Rétrospective

DOSSIER

Pour son dernier numéro de l'année académique, *L'auditoire* consacre son Dossier à ce qui maintient en vie tout le corps étudiant: les grands projets de vacances. Si pour vous l'exotisme rime avec palmiers, plages et cocktails, c'est le moment de parcourir ces

quelques pages pour apprendre que c'est aussi: un héritage colonial, une manière d'érotiser les femmes ou encore une admiration qui peut rapidement se transformer en condescendance. Alors pour «tourister» cet été en toute intelligence, lisez ce Dossier!

04
Interview de J.-F. Staszak

06
Historique

07
**Erotisation des femmes
Voyager par Instagram**

08
**Au fil des œuvres
Cuisine internationale**

09
Tourisme de masse

10
**Sur la plage abandonnée
Appropriation culturelle**

11
Tourisme de la pauvreté



SPORT

24
**Le triathlon
Ruth Heidrich**

25
Les TCA chez les sportif·ve·s



CULTURE

27
Origine du rock'n roll

28
**L'humour suisse
Portrait d'Agnès Varda**

29
Festivals hors du commun

30
Nos chroniques

17
PRIX DE LA CHAMBERONNE

26
AGENDA

32
CHIEN MÉCHANT



SOCIÉTÉ

12
Histoire des squats

13
**Chronique sexuelle
Mise en place de la 5G**

14
**Tibits
Visage de notre temps**

15
Reportage à Madagascar



CAMPUS

21
**Les étudiant·e·s et la presse
C'est arrivé à l'Unil**

22
**Ingénieur·e·s du Monde
Etre senior·e à l'Unil**

23
Associations universitaires

REMERCIEMENTS
SHAKIRA POUR SON PANTALON TAILLE BASSE, SEBASTIEN OUI RACONTE SA VIE, LA FAE POUR TROMPER LES LECTEUR·TRICES, LE LIVREUR DE PIZZA DE DIECI, THIBAUT POUR AVOIR OUBLIÉ LE CADEAU DE SA COPINE (ET LA FÊTE DES MÈRES), VALENTINE POUR LE MOSCATO, IRENE POUR AVOIR ÊTE UNE CHEFFE EXCEPTIIONNELLE (CONTRAIREMENT À SEBASTIEN), SUZANNE POUR AVOIR ÊTE UN CO-REDAC·CHEF DE FEU

L'AUDITOIRE

N° 251
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T 021 692 25 90
EDITEUR FAE
E REDACTION@AUDITOIRE.CH
WWW.AUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
SUZANNE BADAN, JUDITH MARCHAL, MATHILDE DE ARAGAO, IRENE DUTOIT, THIBAUT NIEUWE WEME, SEBASTIEN BRUNTSCHWIG, LIANA DOUDOT, NOEMI CINELLI, MARINE ALMAGBALLY, EMILIE MICHEL, YAELLE RACCAUD, MARION MARCHETTI, MAXIME HOFFMANN, LOU MALIKA DERDER, CHLOÉ BARSOUX, MALORY FAGONE, PAULINE PICHARD, FANNY CHESEALUX, SACHA TOUPANCE, CARMEN LONFAT, ALESSIA MERULLA, SACHA SCHLUMPF, NOEMIE VILLANI

CORRECTIONS
VALENTINE MICHEL

SECRÉTAIRE ADMINISTRATIF ET COMPTABLE
ANGÉLOUE CORNET

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DES RONQUOZ

COMITÉ DE RÉDACTION
RÉDACTION EN CHEF
SUZANNE BADAN, JUDITH MARCHAL

DOSSIER
THIBAUT NIEUWE WEME

CAMPUS ET SPORT
IRENE DUTOIT

SOCIÉTÉ
SEBASTIEN BRUNTSCHWIG

CULTURE
MATHILDE DE ARAGAO

FAE
PAULINE MOTTET

Echec de transmission

Le 31 mars dernier, Julia, une femme trans*, s'est fait agresser par plusieurs individus lors du rassemblement contre le cinquième mandat d'Abdelaziz Bouteflika, sur la place de la République à Paris. Les agresseurs ont commencé par lui poser des questions inappropriées et extrêmement indiscretes, puis lui ont lancé des propos comme «mais toi, tu es un homme» ou «tu dois me satisfaire» en montrant leur sexe, pour finalement la frapper. Nombreux-ses sont ceux-elles qui ont manifesté leur stupéfaction face à la brutalité de ces comportements. Malheureusement, cette violence n'a rien d'exceptionnel pour certaines personnes trans* qui subissent régulièrement des actes transphobes. Et bien que la transphobie soit fréquente, cette dernière est invisibilisée, tout comme les personnes trans* sont elles-même couramment invisibilisées dans notre société.

Une grande ignorance

Julia, qui s'est exprimée dans différents médias sur son agression, a déclaré: «Les personnes qui m'ont agressée sont des personnes ignorantes.» En effet, il existe encore en 2019 une véritable méconnaissance sur la transidentité, et plus globalement sur les questions de genre. Ce manque de connaissances vient notamment d'une énorme lacune dans l'éducation.

Il existe une énorme lacune dans l'éducation

A l'école, on apprend que les êtres humains sont soit des hommes, soit des femmes, et que le biologique – comme les chromosomes X ou Y – détermine qui ils-elles sont. Or cette vision binaire, simpliste, discriminante et artificielle est loin de rendre compte de la diversité des humains. Par exemple, ce n'est pas parce qu'une personne possède une paire de chromosomes X qu'elle développera forcément un vagin. Ce

aggressively_trans



Des exemples de publications du compte @aggressively_trans

n'est pas non plus parce qu'une personne a un vagin qu'il s'agit d'une femme. Si ces constats sont loin d'être nouveaux, nombre d'individus sont encore convaincus du contraire aujourd'hui, car nous vivons dans un système qui refuse fermement de questionner les catégories «homme» et «femme». D'où le fait que certain-e-s apprennent ce qu'est l'intersexualité en arrivant à l'université, par exemple, alors que les recherches scientifiques concernant ce sujet datent de plusieurs dizaines d'années.

Comment se renseigner?

Pour combler ce manque d'informations et de représentations, des personnes trans* ont décidé de parler de leurs expériences et de leur vécu sur les réseaux sociaux. C'est notamment le cas de Lexi, trans MtF (une femme assignée homme à la naissance), qui gère le compte @aggressively_trans. Ses posts, particulièrement intéressants et pédagogiques, permettent de mieux comprendre le quotidien des personnes trans MtF, de s'informer sur la transidentité et les questions de genre ainsi que d'apprendre à utiliser un vocabulaire respectueux, plus inclusif. Car, en effet, si les attaques physiques sont facilement considérées comme de la transphobie, cette dernière peut parfois revêtir une forme plus discrète et se retrouver dans les interactions verbales. Elle se manifeste par exemple par le fait de mégenrer l'interlocuteur-trice (utiliser le mauvais

pronom pour le-la désigner).

Et si...?

Les violences verbales ne sont pas sans effet, car la parole est un pouvoir. C'est par le langage que nous nommons les objets et les sujets, que nous les catégorisons, que nous incluons des individus et que nous en excluons d'autres. Par le langage, nous participons à la construction d'une réalité. Mais quelle réalité produisons-nous en ne parlant pas de la transidentité? Comment rendre compte de la diversité humaine en catégorisant les individus comme «homme» ou «femme» et en se basant sur des critères biologiques? Au final, quels sont ces critères et quelle est leur véracité? Tant de questions que tout un-e chacun-e devrait se poser, mais qui sont coûteuses parce qu'elles interrogent une vision du monde ainsi que des catégories transmises par le système et supposées intouchables. Il paraît ainsi insensé de s'attaquer à cette catégorisation. Mais, au fond, qu'est-ce qui est vraiment absurde: oser questionner et se renseigner afin de développer une vision plus fidèle et respectueuse de la diversité des humains, ou rester dans sa zone de confort, quitte à discriminer les autres? •

*Toute personne dont l'identité de genre ne correspond pas au sexe qui lui a été attribué à la naissance

Suzanne Badan



«L'exotisme est le monde du déjà-vu, du déjà-imaginé»

Interview avec Jean-François Staszak

INTERVIEW • Professeur de géographie culturelle à l'Université de Genève, Jean-François Staszak s'intéresse particulièrement aux questions de l'altérité, de l'exotisme et du tourisme dans une perspective post-colonialiste. Pour *L'auditoire*, il dissèque les enjeux de pouvoir souvent tus de nos activités touristiques et de notre goût pour «l'exotique».

L'exotisme est une notion souvent incomprise, vulgairement réduite à ce qui est géographiquement lointain, différent, vacancier... Evidemment, c'est bien plus complexe que ça. Comment définiriez-vous l'exotisme?

Selon moi, l'exotisme se définit comme un goût à la fois pour l'étrange et l'étranger. C'est une attirance que l'on éprouve pour des objets, des personnes ou des paysages qui sont à la fois loin matériellement et loin symboliquement, qui sont à la fois Ailleurs et Autre. Ce qui est un peu paradoxal: comment peut-on aimer ce qu'on ne connaît pas? Tzvetan Todorov parle «d'éloge dans la méconnaissance». Surtout que normalement, ce qui est étrange et étranger, au contraire, ne fait pas rêver, n'attire pas; cela suscite plutôt la méfiance, le dédain, le mépris. Et dans l'histoire, plutôt que de prendre l'Autre en photo, on l'a pris en grippe, en esclavage et en chasse. C'est le paradoxe du tourisme à l'encontre du biais anthropologique d'ethnocentrisme: on a tendance à préférer, à surestimer les normes de son propre groupe et à décrier, dévaloriser les membres et les mœurs d'un autre groupe. L'exotisme va donc à l'encontre de ce principe de valorisation du soi et détestation de l'autre. Par ailleurs, l'exotisme n'est jamais une qualité d'un lieu, d'un objet ou d'une personne. Rien n'est jamais exotique en soi, ça l'est toujours pour quelqu'un. L'exotisme ne se trouve donc jamais dans l'objet, mais dans le regard, le discours sur cet objet.

Si l'exotisme est une construction discursive, comment décide-t-on de ce qui est exotique ou de ce qui ne l'est pas? Cela supposerait une forme de sélectivité?

Pour que quelque chose soit exotique, il faut qu'il y ait une forme d'altérité qui soit acceptable en fonction de nos normes à nous, qui ne menace ni nos identités ni nos valeurs. Par exemple, si vous allez en Corée, vous trouverez peut-être exotique de manger du barbecue coréen ou du

chou fermenté coréen; parce que c'est très différent de vos habitudes mais c'est acceptable, c'est une différence que vous pouvez gérer. En revanche, si l'on vous propose de manger du chien, je ne suis pas sûr que vous trouveriez ça exotique. Dans ce cas-là, cela transgresse une norme que vous n'êtes pas prêt-e à voir remise en question. En fait, c'est votre identité même qui est menacée parce que, pour vous, le chien est un animal domestique qu'il est tabou de manger. C'est un exemple typique d'une limite de l'exotisme, d'une forme d'altérité dans laquelle on n'est pas prêt-e à aller. Plus généralement, on peut même dire que toute forme de différence qui nous menace ou nous déstabilise ne peut pas donner prise au goût de l'exotisme. Par exemple, au XIX^e siècle, on trouvait exotique et attirante la vahiné à Tahiti, mais son équivalent masculin, le guerrier kanak, cannibale et armé jusqu'aux dents, lui, n'est pas exotique mais effrayant. Donc l'exotisme suppose une forme de domestication de l'altérité. Et c'est ça la raison pour laquelle l'exotisme peut ne pas respecter le biais anthropologique, la raison pour laquelle on peut aimer l'Autre et l'Ailleurs: c'est parce qu'on les a d'une certaine façon dominés, domestiqués, acclimatés, qu'on visite ces pays en maître, et que leur altérité est réduite à un spectacle.

Cette logique spectatorielle s'applique donc également aux femmes?

L'exotisme a à voir avec le désir. C'est le goût, l'appétence, l'attirance. Et si le désir est pour des lieux et des objets, il l'est aussi pour des êtres humains. Il peut être un désir au sens proprement érotique. Alors d'un côté, bien sûr, il y a le tourisme sexuel: le fait de se déplacer dans le but d'avoir des rapports sexuels commerciaux avec des partenaires particulièrement attirantes en fonction et en raison de leur différence. On peut penser à la Thaïlande qui a une industrie du sexe très importante. Et à l'autre bout du spectre il y a le fait que, sans être un touriste sexuel, vous allez vous rendre dans des

destinations parce que les paysages y sont attirants, et que le corps humain fait partie des paysages. On peut prendre l'exemple typique de Tahiti, qui n'est pas une destination sexuelle – l'offre prostitutionnelle y est très limitée – mais plutôt romantique, où l'on va dans le cadre d'un voyage de noces ou pour célébrer l'anniversaire de mariage. Donc on pourrait se dire: là, il n'y a pas de sexe. En fait ce n'est pas si simple, parce que même si ce n'est pas du tourisme sexuel, il n'empêche que le corps de la vahiné, et dans une moindre mesure celui de l'homme tahitien, font partie du paysage et de l'image qu'on se fait de la Polynésie, au même titre que les belles plages, les palmiers et les lagons.

«L'exotisme a à voir avec le désir»

On veut les beaux individus déshabillés qu'on a vus dans les peintures de Gauguin, dans les reportages *National Geographic*, le film *Les Révoltés du Bounty*, les publicités des agences de voyage, etc. Alors cela ne veut pas nécessairement dire que vous voulez avoir des rapports avec les Tahitien-ne-s, mais vous allez être assis quelque part et vouloir jouir du spectacle de leur beau corps. Bien sûr, si vous vous promenez à Papeete, vous allez être un peu déçu-e-s; c'est comme partout, il y a des gens beaux et des gens qui ne le sont pas. En revanche, dans les hôtels et les *resorts* de bord de mer, les Tahitien-ne-s qui travaillent au bar, à la réception, qui portent vos bagages, sont tou-te-s plus splendides les un-e-s que les autres précisément parce qu'ils-elles sont sélectionné-e-s pour leur physique. De fait, on peut relever une certaine asymétrie par rapport à la promotion touristique sous nos latitudes. On peut trouver bien sûr des cartes postales suisses ou bretonnes avec des femmes dénudées sur la plage ou des Heidi sexy dans la montagne, mais ce sera du deuxième degré. Cela se veut drôle, humoristique, on voit bien qu'il s'agit d'une transgression; alors

qu'à Tahiti c'est «normal», cela semble aller de soi. Et la seule explication n'est pas le climat (rires).

Comment expliquer que les pays «exotiques» n'aient pas à leur tour de «vision exotique» de l'Occident? Cela paraît illogique, l'exotisme n'irait-il que dans un sens?

Je ferais attention à ne pas être trop affirmatif, les contre-exemples peuvent surgir n'importe quand. Mais oui, globalement, l'exotisme n'est pas symétrique. En théorie ça pourrait l'être, mais comme l'exotisme s'inscrit dans des rapports de pouvoir qui sont par définition asymétriques, le phénomène ne peut pas fonctionner en simple miroir. Historiquement, ce sont les Français-e-s qui ont colonisé et dominé Tahiti, qui l'ont transformé en objet de désir. L'inverse n'est pas vrai. Les Tahitien-ne-s parlent français par exemple, donc pour eux-elles la France est «normale», pas exotique.

On entend souvent dire que si l'on représente beaucoup l'Autre dans l'art colonial par exemple, c'est par admiration, et donc que c'est positif. Cela pose la question de la confusion entre fascination et condescendance. Comment faire la distinction?

Répondre à cette question est compliqué. Déjà, il faut dire que la fascination pour l'Autre et l'Ailleurs, l'envie de le rencontrer, la curiosité pour sa culture, l'admiration pour ses productions artistiques, c'est mieux que de vouloir l'exterminer, le mépriser et détruire ses productions. Donc le moment où dans l'histoire on commence à être intéressé-e à valoriser l'Autre et l'Ailleurs, ce n'est pas la page la plus sombre de la colonisation. Après, on peut assurément jeter un regard très critique sur ces touristes qui en groupe, en bermuda avec des appareils photo, débarquent dans tel village perdu au fond de telle ancienne colonie pour y consommer de l'altérité. Mais très souvent cela atteste d'une vraie curiosité de leur part, pour laquelle il faut avoir un minimum de respect. Il y a aussi tous les gens qui ne



JEAN-FRANÇOIS STASZAK

cela suppose que vous avez le droit d'y être, que vous avez assez d'argent pour y être et que vous partez du principe que vous avez le droit de regarder, ce qui n'est pas du tout évident. Cela suppose donc que ce pays est contraint ou forcé à accepter d'abord des explorateurs, ensuite des colons, des formes d'exploitation, et enfin des touristes. Et notre regard est souvent lié au fait qu'on a autour et derrière nous toute une structure militaire, économique, diplomatique, qui fait que notre présence est incontestable, que l'on n'a pas le droit de nous mettre dehors, que l'on a le droit d'être spectateur-trice. Et puis notre regard est souvent déformé par ce que vous appelez la condescendance. Par exemple, vous allez au fin fond

Jean-François Staszak: «L'exotisme s'inscrit dans des rapports de pouvoir qui sont par définition asymétriques».

de l'Amazonie pour y rencontrer un peuple «perdu»: vous allez discuter avec le chamane et vous vous direz: «C'est un homme extraordinaire, il vit en communion avec la nature, c'est génial.» Vous avez l'impression de le valoriser, voire même de le placer au-dessus que les personnes que vous connaissez en Occident parce que lui est «authentique». Mais derrière tout ça, il y a quand même une partition que vous faites entre lui et vous, vous vous mettez dans une position où vous le jugez avec vos critères et, au fond, vous restez dans une position de supériorité et d'extériorité.

S'il y a une fascination de l'Ailleurs, certains prétendent qu'elle répond à un «dégoût de l'ici». Si oui, est-ce que l'on peut aussi considérer que cela vient d'une sorte de crise de la modernité, d'une sorte d'appel à un «retour aux sources»?

Alors oui, je croie que vous avez raison. Dans l'exotisme et la valorisation de l'Ailleurs, sans aller jusqu'à la haine de soi, il y a en tout cas une certaine lassitude. Ce que dit Victor Segalen, c'est que l'exotisme est «une esthétique du divers». C'est comme si on ressentait une sorte de lassitude de soi-même, de son environnement, de ses habitudes, qui fait que nos sens sont émoussés, qu'on s'ennuie, et cette lassitude nous lance à la recherche de nouvelles sensations qui seraient fournies par des expériences radicalement différentes. Oui, cette lassitude est caractéristique de la modernité. C'est la crise de la fin du XIX^e siècle quand l'Occident est un peu fatigué de lui-même, arrivé au bout d'une aventure dont les aspects négatifs commencent à être mis en évidence: on se méfie de la science et de l'industrialisation, on

En tant que touriste, reproduit-on le même principe?

Et en tant que touriste, cet effet d'accaparement est systématique. Lorsque vous vous promenez dans un pays étranger, vous en avez une connaissance très limitée, et ce que vous y appréciez vous plaît essentiellement en fonction de vos propres valeurs. Il y a toujours une forme de supériorité. Pour visiter un pays, déjà,

déteste la ville, etc. Il y a donc un appel à un retour à un bonheur perdu, et dans ces cas-là, l'exotisme a toujours à voir avec la nostalgie. Je crois que ces deux figures sont très liées. Aller vers l'Ailleurs, c'est souvent aller vers le passé, c'est retrouver un moment heureux d'une humanité d'avant la «chute». Aujourd'hui, dans notre monde très technique, cette idée que notre vie est artificielle, inauthentique, que nous sommes dévoyé-e-s et qu'il faut retourner à des modèles antérieurs, est très présente. Cette nostalgie d'un âge d'or perdu étant très profonde dans la culture occidentale, elle peut facilement mener à une auto-détestation qui peut aller très loin. Et ce que disait Segalen, c'est qu'on ne peut goûter l'exotisme que si on est très sûr-e de son identité. Parce qu'à force de se haïr et d'aimer l'Autre, on peut se dissoudre complètement et perdre son identité.

Une critique classique du tourisme dit que les touristes ne découvrent rien, qu'ils viennent chercher exactement ce qu'ils attendent. L'exotisme ne serait donc pas une invitation à l'inconnu, comme on aime tant le prétendre?

En effet, le goût de l'exotisme, ce n'est pas le goût de l'exploration, ce n'est pas partir vers l'inconnu. Lorsque vous êtes touriste et que vous choisissez une destination, vous savez très bien où vous voulez aller, vous avez un imaginaire en tête. L'exotisme est produit par des systèmes de représentations, des films, des peintures, des romans, des récits, des journaux, qui vont vous donner des informations – vraies ou fausses – sur des pays lointains et différents et vont vous donner envie d'y aller. Au fond, l'exotisme c'est le monde du déjà-vu, du déjà-imaginé, du déjà-entendu, et ce qui fabrique l'exotisme ce ne sont pas les lieux mais la littérature, le cinéma...

«L'imaginaire touristique est souvent performatif»

Par exemple, si vous décidez d'aller au Kenya, c'est peut-être parce que vous avez vu *Out of Africa*, le film de Sydney Pollack de 1985 qui raconte la vie coloniale au début du siècle au Kenya. La sortie du film a été suivie par un boom du tourisme au Kenya, parce que cela avait fait rêver les gens. Les touristes y sont allé-e-s mais, évidemment, le Kenya qu'on rencontre en voyageant en 1990 n'est pas celui qui est mis en scène, le film se déroulant lors des années 1910. Donc en arrivant sur place, les gens sont un peu déçus. Et l'industrie de tourisme n'aimant pas décevoir, elle va fabriquer un

univers qui est conforme aux attentes. Depuis *Out of Africa*, il y a eu toute une mise en scène du Kenya dans les hôtels, les lodges et les restaurants pour qu'ils ressemblent à ce qui est montré dans le film, donc avec une touche coloniale, avec l'utilisation de matériaux et une architecture spécifique; vous allez dormir dans une tente en toile écrue, il n'y aura pas d'électricité mais des bougies, un serveur qui vous apportera du thé le matin – comme au beau temps de la colonie. C'est-à-dire que l'imaginaire touristique est souvent performatif: il a une capacité à produire du réel. Pour prendre un autre exemple simple: Venise correspond à vos attentes parce qu'il existe toute une série de lois qui visent à préserver une Venise historique, pas trop modifiée par la modernité et la technologie, et qui va faire que les touristes vont être satisfait-e-s. Si on laissait évoluer Venise «normalement» en fonction des désirs de ses habitant-e-s, la ville aurait été complètement transformée dans un sens qui ne plairait pas aux touristes. La muséification de Venise a pour but de la fixer dans un état qui est conforme aux attentes nostalgiques des touristes. Encore une fois, l'imaginaire façonne le réel.

Cela pose la question du «vrai» et du «faux» exotisme dans la vision des touristes. Ces derniers-ères semblent ne plus vouloir se reconnaître comme tels-les et détestent leurs semblables. D'où vient cette envie de se démarquer?

Je pense qu'il faut se débarrasser du mythe du voyageur solitaire, romantique, aventureux, qui connaît des expériences que personne n'a vécues. Je ne suis même pas sûr qu'au fond on ait envie de ça, car on tient quand même à notre confort: on veut des infrastructures, de la sécurité, des conditions de transport, etc. C'est ce que l'on appelle le paradoxe du-de la touriste: il-elle voudrait aller dans des endroits authentiques, c'est-à-dire là où les touristes ne vont pas. Mais s'il-elle y va, c'est que l'endroit devient par définition touristique. C'est la configuration classique où vous êtes au fin fond de la Birmanie, que vous ouvrez votre *Guide du Routard* avec l'envie de trouver un boui-boui qui fait de la nourriture locale, entouré-e uniquement d'autochtones qui ne parlent pas anglais. Vous y allez et vous vous retrouvez avec quinze autres couples occidentaux qui ont chacun leur *Guide du Routard*... Le-la touriste, c'est toujours l'autre. •

Propos recueillis par
Thibault Nieuwe Weme

L'exotisme, késako ?

HISTORIQUE • L'exotisme est une notion complexe à définir, qui prend différentes colorations en fonction du contexte historique et de son inscription géographique. Caractérisé par la dimension de l'Ici et de l'Ailleurs, ainsi que par la question de l'altérité, *L'auditoire* retrace l'historique de l'exotisme ainsi que ses enjeux sociaux et culturels.

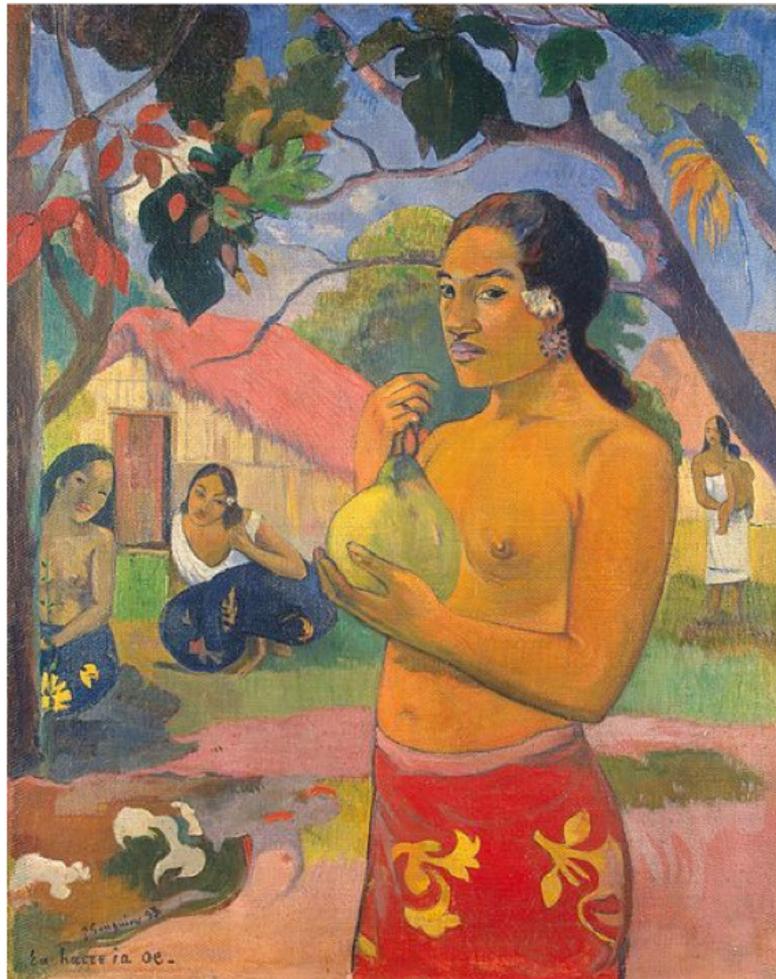
«**T**op 5 des pays les plus exotiques», «15 plats exotiques qui donnent envie de voyager» ou encore «les 20 plus belles plantes exotiques»; sur Internet, l'exotisme semble à portée de main. Si la notion d'exotisme est employée de manière courante, il semble néanmoins difficile et réducteur de la définir en quelques lignes seulement. En effet, une courte définition ne pourrait pas rendre compte de tous les enjeux sociaux et culturels qui découlent de l'emploi de ce terme. Alors, quelle est l'origine du mot «exotisme» et quelles significations renferme-t-il? Un voyage dans l'histoire du mot s'impose afin d'en dresser les principales caractéristiques.

L'Ici et l'Ailleurs

La notion d'exotisme provient de l'adjectif «exotique», emprunté au latin «exoticus», lui-même dérivé du grec «exotikos». Le préfixe «exo-» signifiant «au-dehors», le mot n'est usuel qu'à partir du XVIII^e siècle et fait d'abord référence à ce qui est étranger par rapport à une civilisation spécifique, à ce qui vient d'ailleurs – voire se rapporte à une certaine bizarrerie. *Le Dictionnaire historique de la langue française* (1992) précise que l'exotisme renvoie «au goût pour les cultures très différentes de celles de l'Europe, souvent avec une idée de pittoresque superficiel». Au premier abord, il semble donc que l'exotisme relève du discours occidental. Est exotique un pays lointain par rapport à l'Europe, dépeint par les récits de voyage et d'aventure qui alimentent un imaginaire populaire.

Est exotique un pays lointain par rapport à l'Europe

Il est vrai que la littérature et la philosophie françaises du XIX^e siècle connaissent une certaine fascination pour l'Orient, représenté alors comme un lieu idyllique – mélange de fantasmes, mystère et somptuosité – à travers les écrits d'auteurs tels que Victor Hugo (*Les Orientales*), Gustave Flaubert (*Salammbô*) ou encore Charles Baudelaire (*Les Fleurs du*



Paul Gauguin, *Ea haere ia oe (A haere ia oe)*, 1893.

mal). Ce goût pour l'exotisme s'affirme notamment à travers l'art: les œuvres primitivistes et fauvistes de Gauguin qui s'inspire de la culture polynésienne – telles que *Ea haere ia oe* (1893) ou encore *Deux tahitiennes* (1899) – illustrent bien ce caractère pittoresque. Pourquoi ce besoin frénétique de s'inspirer d'ailleurs? En 1891, Gauguin répond au critique d'art Jules Huret: «Je pars pour être tranquille, pour être débarrassé de l'influence de la civilisation. Je ne veux faire que de l'art simple, très simple; pour cela, j'ai besoin de me retremper dans la nature vierge, de ne voir que des sauvages, de vivre leur vie [...]». Triste constatation que de voir l'artiste partir avec des idées préconçues dans sa valise, témoignant de la construction d'une domination sociale à l'égard des

peuples de la Polynésie. Au sujet de l'Ici et de l'Ailleurs, Jean-François Staszak explique dans son article intitulé «Qu'est-ce que l'exotisme?» que «les caractéristiques et les valeurs de l'Ici sont érigées en normes; celles, le plus souvent différentes, des pays lointains sont non pas d'autres normes mais bien des écarts à la norme, des excès ou des déficits, des exceptions, des scandales.»

La question de l'altérité

Outre cet imaginaire populaire propre à l'Occident – alimenté par les récits de voyages qui mystifient d'une certaine façon la réalité –, Maya Bruger, professeure à l'Unil dans la section de langues et civilisations slaves et de l'Asie du Sud, ajoute que derrière la notion d'exotisme, il faut aussi «distinguer

le discours sur l'altérité; et pour cela, il est important de revenir sur le livre d'Edward Saïd, intellectuel palestino-américain, qui a essayé de dénoncer à quel point nous projetons sur les autres nos propres valeurs, nos propres idées et nos propres mécanismes». En effet, son ouvrage intitulé *L'Orientalisme* (1978) analyse justement cette vision occidentale de l'Orient telle qu'elle apparaît au XIX^e siècle dans l'art et la littérature. Saïd affirme que «l'Orientalisme crée une image déconnectée de l'histoire, statique et éternelle. Ce qui est facilement contredit par les faits historiques. C'est donc la création d'un autre, idéalisé, pour et par l'Europe.» Tout cela sur un fond de mentalité coloniale et de pouvoir. Par ailleurs, l'on pourrait dire que dans certains contextes, cette envie d'ailleurs serait moins la rencontre avec l'autre que celle avec soi-même.

Un modèle circulaire

Néanmoins, la définition de l'exotisme ne peut se limiter qu'à cette vision occidentale de l'Orient. Maya Burger parle «d'exotismes» au pluriel et explique l'importance de replacer cette notion dans l'histoire: «Ce n'est pas à n'importe quel moment qu'on est exotique, et pas de la même manière.» De plus, la chercheuse propose de se poser la question: «Qu'est-ce qui est exotique, par rapport à quoi?» En ce sens, il est intéressant de dépasser le modèle linéaire pour en adopter un circulaire, avec une vision des échanges constants entre les différentes cultures, de leurs influences mutuelles ainsi que des stéréotypes que chacune entretient avec l'autre. Bien que l'exotisme se réfère généralement à cette vision ethnocentrée propre à l'Occident, il faut garder à l'esprit que la culture européenne peut être exotique en Asie, par exemple. Au bout du compte, l'exotisme contribue-t-il à des mouvements positifs? Maya Burger répond «qu'il y a des deux, cela dépend de ce qu'on en fait. Il y a toujours les deux facettes.» •

Vacances Insta-ntanées

RÉSEAUX SOCIAUX • Partager ses photos de voyage, souvenirs d'une expérience unique et personnelle, peut rapidement devenir une manière de suivre une tendance esthétique dictée par Instagram. Alors comment profiter de la plateforme sans tomber dans le cliché?

Si nos parents gardaient dans un album les photos argentiques tirées à la suite des vacances, le voyage à l'âge d'Instagram fait de l'expérience personnelle une vitrine publique instantanée, où les bons plans et les beaux paysages sont affichés sur les réseaux via caméras de smartphone. Carnet de voyage 2.0, l'application serait maintenant utilisée comme un véritable moteur de recherche afin de dénicher les endroits les plus esthétiques, ce que montre l'étude faite par le site de voyages Expedia en avril 2018: un tiers des personnes interrogées reconnaissent s'inspirer de publications Instagram pour choisir leur destination de voyage ou même leur hôtel, en cliquant sur des hashtags tels que *#travel*, *#dreamtrips* ou encore *#placetobe*. L'application réunissant plus de 500

millions d'utilisateurs-trices actifs-ves, la simple tendance peut rapidement se transformer en norme à suivre. En effet, cette nouvelle manière de considérer les vacances *online* a un impact photographique: elle formate les prises de vues en des codes esthétiques précis. Le compte *@Insta_Repeat* se moque de cette uniformisation, présentant des montages de dizaines de photos postées contenant les mêmes critères clichés, par exemple une personne de dos tenant la main du photographe au bord de la plage.

Le vécu des autres

Pourtant, les réseaux sociaux permettent aussi de vivre visuellement des expériences que d'autres ont vécues «à notre place», et que nous n'aurions sûrement jamais eu



l'occasion de connaître autrement, notamment grâce aux *vlogs*. Sur des plateformes comme YouTube, les vidéos journalières montrant tous les détails d'un voyage sont monnaie courante. L'expérience de la youtubeuse canadienne Lysandre Nadeau illustre d'ailleurs bien l'ambiguïté de ce partage constant, alors qu'elle ne publie actuellement plus de vidéos pendant un voyage autour du monde: «C'est *bittersweet* de vivre tout ce que je vis... que pour moi. J'ai perdu en trois

mois mes réflexes que j'avais depuis neuf ans de documenter tout ce que je fais, tout ce qu'il m'arrive [...] Je suis en même temps tellement reconnaissante à la moi du passé qui m'a permis d'avoir tous ces beaux souvenirs éparpillés sur toutes mes plateformes web. Est-ce que je vais regretter de ne pas avoir grand-chose de ce voyage-là?» Diffuseurs de rêveries, de belles images, mais aussi de frustrations et de course à la reproduction, les réseaux sociaux représentent un nouveau dilemme pour le-la voyageur-euse des temps modernes. Alors partager ses voyages en ligne: boîte à souvenirs ou boîte de Pandore? •

Liana Doudot

Erotiser pour mieux dominer

FANTASMES • Dès le XVI^e siècle, se noue un rapport particulier dans les esprits, les discours et les arts avec la figure féminine de l'Autre. Entre exotisme et érotisme, les femmes indigènes sont au cœur des rencontres (post)coloniales, que ces dernières soient imaginées ou avérées.

Les premiers voyages du XVI^e siècle sont accompagnés d'un goût prononcé pour l'Autre et d'un regard ouvert sur l'Autre. Très vite, les femmes deviennent le support idéal du déploiement de représentations exotiques et érotiques. Le corps et la sexualité, au cœur de la rencontre (post)coloniale, s'inscrivent pleinement dans des rapports de pouvoir et de domination de genre et de race. Le rapport entre les hommes occidentaux et la «femme exotique» est ainsi placé sous le signe d'une ambivalence fondamentale. L'écrivain Jewsiewicki parle de «fascination répulsive», la rencontre cristallisant à la fois le dégoût, la peur, l'attraction et le désir.

Une domination incarnée

Au début de la colonisation, les femmes indigènes nues sont décrites comme des figures douces, pacifiques et innocentes et ne sont pas sans rappeler les représentations édéniques. Mais cette image a priori positive trouve rapidement son versant négatif: le corps des

femmes devient une «proie facile» et une occasion d'incarner la domination masculine blanche. Le rapport sexuel devient un moyen supplémentaire d'assiéger son pouvoir, en s'emparant à la fois de l'esprit et du corps étrangers.

Un assouvissement du désir possible, voire encouragé

Les territoires colonisés, vantés comme des «paradis sexuels», sont entendus comme des lieux où le tabou n'existe pas. La présence des femmes occidentales y étant rare, l'assouvissement du désir y est possible, voire encouragé. Paradoxalement ou non, seules les relations hétérosexuelles (entre les hommes occidentaux et les femmes indigènes tout particulièrement) sont approuvées; la morale bienséante et religieuse étant toujours vivement louée. Les femmes sont alors décrites comme des créatures libidineuses, animales, lascives et faciles,

à la moralité douteuse. En filigrane, c'est également le moyen de célébrer le caractère chaste et la morale irréprochable des femmes blanches et bourgeoises pour qui la sexualité n'est que reproductive. Mais, dans la deuxième partie du XIX^e siècle, les choses évoluent et les rapports interraciaux deviennent de plus en plus fréquents. S'instaure ainsi une peur du «métissage culturel», envisagé comme une dégénérescence et une possible disparition de la «race blanche», de la race prétendument supérieure. Durant ce siècle fleurissent aussi abondamment les œuvres de voyage et de littérature coloniale, où la «femme exotique» devient lieu commun (on peut citer le thème très en vogue du harem, mythe de l'exotisme en Occident).

Quand le corps devient objet

La jeune photographie s'impose alors comme le dispositif privilégié de la représentation féminine fantasmée, exotique et érotisée. Les images de femmes indigènes nues sont offertes aux regards et

au toucher étrangers. Avec l'émergence massive des Expositions universelles (dès 1851) et coloniales (à partir de 1883), les femmes deviennent également des objets directs d'exposition. Le cas de l'esclave Saartjie Baartman – surnommée «Vénus hottentote» –, exhibée en Europe pour son large postérieur, laisse également de tristes souvenirs. Aujourd'hui encore, la soif d'exotisme continue d'écrire son histoire à l'encre sombre: la prostitution, la pornographie postcoloniale ou encore le tourisme sexuel ne sont que quelques-uns de ses héritages contemporains, où l'on se joue de l'attrait pour l'Autre. Nous semblons alors être loin du parfait «parfum exotique» des *Fleurs du Mal* de Baudelaire, où tout n'était que rêverie et volupté. Finalement... l'image de l'Autre chimérique va-t-elle se décolorer un jour? •

Noemi Cinelli

Saveurs d'ailleurs

ALIMENTATION • Du guacamole mexicain au dal indien de lentilles, le mélange de cultures au bout de notre fourchette a de quoi faire saliver. Mais à quel prix? Exploration du contenu de nos assiettes.

Pas de doute, le guacamole a le vent en poupe. Les publications Instagram des *foodistas* regorgent de clichés d'avocats ou de mangues, et les rayons de supermarchés débordent de denrées provenant de l'autre bout du monde. Dans les sociétés occidentales, chaque aliment ou gastronomie est à portée de main: la promesse de faire voyager les papilles et d'adopter un mode de vie sain séduit de plus en plus les consommateurs.

Plats métissés

Certes, même le plat le plus élémentaire est composé de denrées venant de contrées éloignées: des spaghettis bolognaise peuvent inclure blé chinois, bœuf espagnol et tomates sud-américaines. Dans une étude

française de 2014, l'étudiante en Master d'Environnement, Développement, Territoires et Sociétés Laura Perez affirme que «la mondialisation de l'alimentation que nous connaissons actuellement n'est pas un phénomène récent mais plutôt une continuité dans l'histoire». Les cultures se mélangent, les plats aussi, créativité et gastronomie ont toujours fait bon ménage. De nos jours, les classiques sont revisités et les menus de plus en plus diversifiés. Toutefois, certains aliments se dégustent au détriment de l'environnement. La consommation de masse d'avocats est en effet extrêmement néfaste pour la planète (voir numéro 245). A l'instar de la déforestation liée à l'extraction d'huile de palme sur l'île de Bornéo, des kilomètres de forêts

mexicaines sont remplacés par des avocatiers. Pour produire un kilo d'avocats, 1'000 litres d'eau sont nécessaires, alors qu'un kilo de tomates n'en requiert que 180, et un kilo de bœuf... 16'000.

Et le terroir?

Que dire des produits locaux? Selon Laura Perez, le terroir «est une construction territoriale via l'identité du produit qui se rattache à des savoir-faire, des pratiques, un projet porté par un groupe social. Le produit du terroir est facteur d'identité.» De nos jours, l'industrie locale peine à résister au tsunami agroalimentaire. Heureusement, des démarches telles que les initiatives ACP (Agriculture Contractuelle de Proximité) lient directement producteur-trice-s et

consommateur-trice-s par un contrat en garantissant la proximité et la saisonnalité des produits. L'échange de recettes, d'idées et d'aliments laisse la place à une farandole de saveurs inconnues.

Garantir la saisonnalité des produits

Partager un moment convivial autour d'un repas savoureux est toujours possible, même sans mangue au dessert ou toasts à l'avocat pour son petit déjeuner. •

Irène Dutoit

Voyage au fond de ses tripes

CULTURE • Entre réalité exaltée et rêve désillusionné, la quête d'un retour à la nature par le voyage a fait couler beaucoup d'encre au fil des époques. Et pour beaucoup d'artistes, pas besoin d'aller loin pour (se) découvrir.

La littérature regorge de périples lointains et orientaux, où l'étranger-ère en voyage s'abreuve de mille curiosités. Mais la soif d'exotisme n'est pas la seule aventure possible: certains auteurs et personnages nourrissent une faim plus indigène et autarcique, bien souvent idéalisée.

Retraites philosophiques

Parues en 1782, *Les Rêveries du promeneur solitaire* de Jean-Jacques Rousseau sont autant de divagations philosophiques que d'allusions au voyage. Désillusionné de ses semblables, Rousseau trouve dans la nature un refuge contre l'incivilité humaine. En s'exilant sur l'île Saint-Pierre pour quelque temps, il goûte aux beautés simples du paysage et se trouve enfin «délivré de toutes les passions terrestres qu'engendre le tumulte de la vie sociale». L'oisiveté conjuguée à la botanique et à la navigation laisse au philosophe tout le loisir de penser. De ses profondes réflexions, il retire l'idée qu'il

faut se suffire à soi-même afin d'atteindre l'ataraxie. En 1854, c'est au tour d'Henry David Thoreau de livrer un récit de type autobiographique sur sa retraite en pleine forêt, avec *Walden ou la Vie dans les bois*. Voyageur dans son propre pays mais hors d'une société moderne toujours plus industrialisée, Thoreau, s'il ne vit pas en véritable ermite car jouissant de visites relativement fréquentes, trouve un terrain fertile à la méditation.

Exil rêvé et autarcie

Quelques années plus tard, à l'ère d'une France coloniale qui se découvre une passion pour le mythe de l'Ailleurs, Charles Baudelaire invite sa bien-aimée Marie Daubrun dans un voyage synesthésique, écho parfait de sa poésie. Paré de rêveries exotiques aux ornements orientaux, ce voyage onirique est porteur d'un idéal de lieu salvateur, où tout ne serait «que luxe, calme et volupté». Un siècle plus tard, le besoin de rupture avec la civilisation se fait tel pour Christopher McCandless qu'il part en

quête de lui-même dans les tréfonds de son Amérique natale. Alors devenu Alexander Supertramp, McCandless trouve une rédemption par la fuite, avec l'Alaska comme point de chute de son *Voyage au bout de la solitude* (1996), relatée par Jon Krakauer. La même année naissent Nell et Eva, les deux personnages principaux du livre *Dans la forêt* de Jean Hegland. Leurs parents ayant fui la ville et ses mirages, la famille vit dans une maison dont le délabrement sera à l'origine de longues pérégrinations vers un monde coupé de toute douceur technologique.

Partir en quête de soi-même

Cette tempérance est également le quotidien choisi par Sylvain Tesson pendant six mois, lors de son établissement *Dans les forêts de Sibérie* (2011). Robinson des temps modernes, il vit dans une cabane en bois; palais royal pour tout ermite qui se respecte. Au



bord du lac Baïkal, le jeune auteur ne se nourrit alors que des plaisirs les plus simples, loin du vertige de la croissance urbaine démesurée. Décidément, qu'il s'agisse de Rousseau ou de Tesson, la sobriété des lacs et des forêts semble leur permettre d'accéder aux introspections les plus luxuriantes. C'est peut-être bien là le plus grand voyage de ces aventuriers, dont «l'humeur est (aussi) vagabonde» que les vaisseaux dépeints par Baudelaire, poète maudit; jusqu'à ce qu'ils trouvent un port à leur convenance. •

Marine Almagbaly

L'avion, c'est pour les moutons

INVASION • Les plages dorées de Pukhet, la place Saint-Marc de Venise, le Taj Mahal en Inde: tant de lieux magnifiques gâchés par un flot incessant de touristes, smartphones vissés au bout du bras. Chaque année, ce ne sont pas moins de 800 millions de personnes qui voyagent à travers le globe. Décryptage d'un phénomène en extension.

Un ponton s'avancant sur une mer infinie sans vagues, un palmier sur la gauche, et un soleil couchant rose-orangé. Parfois, une silhouette au loin semble isolée face à la beauté du monde. Si l'affiche fait rêver, c'est sans compter les hordes de touristes qui envahissent quotidiennement ce havre de paix trompeur. Selon le rapport annuel de l'Organisation Mondiale du Tourisme, ce sont plus de 1,3 milliard d'arrivées qui ont été enregistrées dans les aéroports du monde entier en 2017. Un chiffre en hausse de 4% depuis 2010. A ce tourisme international s'ajoute encore les 3 à 4 milliards de personnes visitant leur propre pays, à l'instar des Indien-ne-s, qui constituent les 98% de leur tourisme global. Depuis 2010, le terme «surtourisme» est même apparu pour désigner la saturation de certains sites. Un phénomène grandissant qui engendre de nombreux questionnements écologiques et sociétaux.

Au bout du monde en un clic

Le tourisme dit «de masse» voit sa genèse remonter à la généralisation des congés payés dans plusieurs pays industrialisés autour des années 1930. Mais l'avènement de ce nouveau mode de voyage se rattache essentiellement à la croissance du pouvoir d'achat durant les Trente Glorieuses, permettant aux «masses populaires» de voyager plus facilement. Par exemple, le taux de «départ en vacances» des Français-e-s passe de 31% en 1951 à 61% en 1989. La simultanéité de la prospérité économique, de la réduction du temps de travail, ainsi que de l'accès à la voiture individuelle entraîne une augmentation générale des consommations touristiques. Aujourd'hui, les plus gros contributeurs de ce phénomène demeurent principalement les chaînes d'hôtels de grande capacité – comme le club Med –, les hébergements à bas prix, sans oublier les compagnies aériennes *low cost*, grâce auxquelles un voyage Genève-Nice se trouve pour moins de 20 francs. Tant d'éléments qui poussent à voyager toujours plus, et plus loin. Quelques



week-ends dans des villes étrangères durant l'année et une semaine à la plage en été deviennent monnaie courante pour une grande partie des Occidentaux-ales. Car oui, si le phénomène s'étend, il est encore loin de concerner la majorité: «Seuls 5 à 10% de la population mondiale peut se permettre de voyager, explique dans les lignes de *Bilan* Rafael Matos-Wasem, chercheur à la Haute école de gestion et tourisme de la HES-SO Valais. Le gros des émissions de CO₂ en raison du tourisme est émis par des touristes du Nord: un Suisse prend quatre à cinq vols aériens par an, un Hondurien se limitera à un vol dans sa vie.»

Destruction de masse

Si voyager coûte moins cher au porte-monnaie, le prix à payer se trouve ailleurs: détérioration de l'environnement, bétonisation, épuisement de la population locale, ... Les impacts négatifs du tourisme de masse se font nombreux. Pourtant, la prise de conscience tarde à se manifester. Dans une société de plus en plus pressée, impossible de sacrifier l'avion et de passer 14 heures dans un train pour se rendre dans une capitale européenne. Et ce malgré les multiples mises en garde quant à l'impact écologique de ces bolides.

Dans un article publié par *Le Temps* en mai 2018, Paul Peeters, professeur en transport et tourisme durable à l'Université des sciences appliquées de Breda, tire la sonnette d'alarme: «Le secteur aérien pourrait représenter 100% des émissions de gaz à effet de serre d'ici à 2070.»

«Le secteur aérien pourrait représenter 100% des émissions de gaz à effet de serre d'ici à 2070»

Et les dégâts ne s'arrêtent pas là: les populations locales aussi souffrent du tourisme de masse. Quiconque s'est baladé dans les rues de Barcelone ces dernières années s'est forcément retrouvé confronté-e aux accueillantes banderoles «No turistas» suspendues aux fenêtres des immeubles. Victime de son succès, la capitale catalane se voit frappée par la hausse des loyers et la gentrification. Venise, quant à elle, se plaint du flot de touristes qui salissent et détériorent les rues de la ville. Pire, la cité des Doges est même menacée par les paquebots de croisière dont les remous endommagent les

fondations des bâtiments. Un ras-le-bol devenu courant dans de nombreux lieux touristiques et désigné par le néologisme «tourismo-phobie», dont la définition ne nécessite plus d'être expliquée.

Repenser le voyage

Mais quelles mesures mettre en place pour diminuer les effets néfastes du tourisme? «J'ai tout essayé dans mes simulations, déclare Paul Peeters. Taxer le kérosène, le CO₂, les sièges vides, les tickets des sites touristiques, la compensation du carbone rejeté, l'évolution technologique... Cela n'empêchera pas le tourisme de devenir la première source de réchauffement dans les décennies à venir. Si on veut stabiliser ou faire baisser ses émissions, il n'existe qu'une solution: limiter le nombre de touristes, et donc le nombre d'avions sur la planète.» Face à ce type d'affirmation, difficile d'envisager le voyage sans culpabiliser. Partir à la rencontre d'autres cultures et découvrir de nouvelles contrées reste une expérience incontestablement enrichissante dont l'accès rendu possible à un plus grand nombre demeure bénéfique. Au lieu de prôner l'abolition du tourisme, pourquoi ne pas simplement le rendre intelligent? Le succès des tourisms alternatifs – comme l'éco-tourisme ou le tourisme dit «responsable» – démontre un intérêt généralisé pour la question. Une manière de continuer à explorer la planète sans la détruire. •

Judith Marchal

Vamos a la playa

POÉSIE DU LITTORAL • Symbole suprême des vacances, reine incontestée de la catégorie «cartes postales», *finish-line* tant attendue de nos durs mois de labeur... Le palmarès de la plage en dit long sur le rare pouvoir d'attraction qu'elle exerce sur nous autres citoyen-e-s «terrestres». Mais qu'a donc ce lieu de si particulier? Et pourquoi le chérissons-nous tant?

Quand la conversation vire aux projets d'été, la simple évocation de la plage éveille en nous un réflexe extatique. Qu'on s'en réjouisse ou qu'on jalouse ses futurs pensionnaires, la plage donne toujours à réagir avec passion. Aujourd'hui devenue le nec plus ultra de la détente et du repos, rappelons tout de même qu'elle était autrefois crainte et évitée. La mer ayant longtemps été perçue comme le «réceptacle abyssal des débris du déluge» – pour reprendre les mots d'Alain Corbin – le désir de rivage n'a rien d'inné chez l'être humain. De nos jours, ayant pris quelques siècles pour apprivoiser nos peurs d'antan, elle est complètement coutumière de nos loisirs. Saurions-nous dire pourquoi?

Utopia

Dans nos vies cadencées à l'excès, remplis de conflits et de repli sur soi, la

plage est un lieu où tous nos maux contemporains sont laissés au portillon. On y va pour être heureux-se, et on y parvient souvent. Hors du temps et du vertige de notre époque, nous partageons notre journal (oserions-nous seulement essayer de le faire dans le métro?), faisons les mots croisés à plusieurs, jouons même parfois au ballon avec des inconnu-e-s. Quel autre lieu peut se targuer d'éveiller en ses occupant-e-s tant de spontanéité et de béatitude? L'exploit est d'autant plus remarquable qu'il s'exprime sur un territoire ridiculement restreint, avec une densité souvent extrême d'individus cohabitant pourtant en parfaite harmonie. Petite société sympathique et sans problème – parviendrions-nous à l'importer loin des littoraux? –, la vie à la plage s'évanouit à chaque crépuscule, et avec elle son modèle de paix sociale.

Théâtre géant

Jean-Didier Urbain dit de la plage qu'elle est une société de rôles, de métamorphose; les hommes deviennent Tarzan, les femmes la Vénus de Botticelli à chaque fois qu'elles sortent de l'eau. Et comme toute société, elle est étroitement codifiée: face aux corps dévêtus qui nous entourent, s'il ne faut pas être lubrique, il ne faut pas être indifférent-e non plus. Nulle part ailleurs ne seront consentis autant de «micro-adultères» visuels. Le plaisir de voir et d'être vu-e dans l'anonymat la plus totale. Les gens vont et viennent, déambulent sans trop savoir où ils vont. A la plage, rien ne semble être vécu comme ailleurs. Le temps se dilate, l'espace s'ouvre sur l'infini, les corps se libèrent. Spectatrice de cette ambiance innocemment libertine, la nature des lieux semble elle aussi se prendre au jeu. Comme autant de

baisers refoulés par le rivage, réessayant encore et encore de lui faire accepter sa déclaration, les vagues viennent et reviennent se fracasser à ses pieds avec des airs d'éternité.

Rien ne bouge et pourtant tout est en mouvement

Rien ne bouge et pourtant tout est en perpétuel mouvement. La plage, on s'y sent petit et puissant à la fois (jusqu'à la bouée rouge maman!). Lieu de paradoxes et bulle hors du temps, c'est peut-être bien en cela que la plage appelle notre nature humaine à prendre possession d'elle chaque été: une fois de plus se contredire et enfin respirer. •

Thibault Nieuwe Weme

Pas touche à ma culture

ACCAPAREMENT • Certainement l'un des sujets les plus controversés du discours sur le racisme, l'appropriation culturelle soulève bon nombre de questions sur les restes colonialistes de notre société. Tentative d'élucidation de la problématique.

Avec l'arrivée des beaux jours et le début de la saison des festivals, l'appropriation culturelle approche de son apogée annuel. Souvent défendue comme étant positive et flatteuse pour les cultures représentées, voire témoin d'une société métissée, l'appropriation culturelle n'en est pourtant rien. En effet, loin d'être un partage voulu, consenti, ou même accepté, il s'agit d'un acte intrinsèquement violent où une personne, issue le plus souvent d'une communauté dominante, vole un ou plusieurs éléments d'une culture minoritaire pour son propre gain et sans respect pour la culture dépouillée.

Double standard

Alors que les coutumes, coiffures, vêtements et objets appropriés deviennent «cools» et «originaux» quand ils sont portés ou utilisés par les membres d'une culture dominante, ils sont souvent moqués ou même pénalisants lorsque ce sont les membres de la communauté originale qui les utilisent. En effet, on peut



Kim Kardashian/Instagram

notamment penser aux tresses ou aux *dreadlocks*, fréquemment perçues à tort comme étant peu professionnelles ou sales et qui peuvent amener les personnes racisées qui les portent à devoir les retirer, sous peine de se voir refuser un travail ou un logement. En revanche, ces coiffures sont considérées belles, originales et soi-disant avant-gardistes lorsque ce sont Kim Kardashian ou d'autres célébrités ou personnes blanches qui les portent. En outre, malgré l'idée très répandue que ces

comportements constituent un hommage à la culture appropriée, ce comportement se base en fait le plus souvent sur des stéréotypes, et réduit des cultures multiples et complexes à quelques éléments caricaturés et dénués de leur sens ou de leur aspect parfois sacré. Au lieu de prendre en compte les individus et leur culture dans leur entier avec respect et humilité, on arrache violemment à ces cultures les éléments jugés les plus intéressants et on les instrumentalise, soit pour son plaisir personnel (par exemple en portant une coiffe amérindienne à Halloween), soit pour en retirer de la popularité ou de l'argent (notamment en se déguisant en *geisha* dans un clip musical par esthétisme).

Des éléments caricaturés dénués de leur sens originel

Même sans mauvaises intentions, l'appropriation culturelle est donc forcément

raciste: elle s'inscrit dans une logique colonialiste où les richesses, ici culturelles, de pays perçus comme lointains et exotiques sont pillées et brandies comme des trophées sous couvert de symbole multiculturel.

Privilège

Nombre de personnes estiment malheureusement que l'appropriation culturelle n'est «pas si grave», et que d'autres formes de racismes sont plus importantes à combattre. S'il est vrai que d'autres actes racistes sont bien plus ouvertement violents, pouvoir se détacher aussi facilement de cet acte est un privilège réservé aux membres d'une culture dominante, puisque ce ne sont pas eux-elles qui doivent assister à la dissection de leur culture. En fin de compte, il n'appartient à personne d'autre qu'aux victimes de l'appropriation de juger si cela est grave ou non. •

Emilie Michel

Le tourisme de la misère

VOYEURISME • Le tourisme est de plus en plus répandu, et ce aux quatre coins du monde. Considérée sous certains aspects comme positive, cette activité se développe aussi de manière questionnable, notamment en ce qui concerne la forme du «tourisme de la pauvreté» qui, bien que plus accessible aujourd'hui, existe depuis déjà plus d'une centaine d'années.

Le tourisme a été longtemps, et est aujourd'hui encore, considéré comme un moyen de découverte des autres pays. Il permet de construire des ponts entre les cultures, de découvrir d'autres populations, d'autres coutumes, d'autres visions du monde... Autant d'ouvertures à la différence qui pourraient en effet diminuer les multiples formes de racisme en exaltant la diversité du monde.

Le tourisme est considéré comme une ouverture à la différence

Pour Mark Goodale, professeur d'anthropologie à l'Université de Lausanne, «le racisme est un produit de l'ignorance, d'un manque de connaissances au sujet des gens qui parlent des langues différentes, ont une apparence différente, adorent des dieux différents». De ce point de vue-là, le tourisme serait une réelle solution pour aider à accepter les différences. Mais cette activité présente-t-elle uniquement des aspects positifs? Il existe en effet des formes négatives de tourisme, comme celui de la pauvreté et des lieux de misère, qui existent déjà depuis le XIX^e siècle. Le terme «slumming» apparaît au milieu du XIX^e siècle en Grande-Bretagne, où les riches visitent les quartiers défavorisés, tenus aux bordures de la ville, soi-disant dans un but caritatif. Cette tendance se répand progressivement à travers les pays, et aujourd'hui les visites guidées à travers les multiples bidonvilles du globe sont courantes. Ainsi, le voyage est non seulement un moyen de découvrir les beautés du monde, mais aussi les dures réalités des moins chanceux ne pouvant pas faire de même.

Se désoler à la place des autres

Malgré la multiplication des visites des lieux de misère, comme dans les favelas au Brésil, elles n'en sont pas moins problématiques. Cette forme de tourisme prétend vouloir se heurter à la vie du pays sous toutes ses facettes pour s'en faire une vraie représentation. Par exemple, le site *Get Your Guide* propose de multiples possibilités de visites: «Profitez d'une excursion dans Rocinha, la plus grande favela du Brésil, et découvrez la vie dans



les bidonvilles. Visitez le quartier avec respect en compagnie d'un local, rencontrez les habitants et découvrez leur vie loin des stéréotypes.» D'une certaine manière, ces visites guidées sont à double tranchant. D'une part, ces systèmes mis en place favorisent une forme d'économie locale, en employant des habitants, et sont éducatifs car ils montrent au grand jour une réalité pleine d'injustices. Mais d'autre part, ces visites reflètent des rapports de domination et ne font en réalité que souligner les inégalités sociales. Il s'agit donc d'une histoire «racontée» et «bétonnée», des appartenances aux catégories sociales, rendant l'émancipation particulièrement difficile pour les plus démunis.

Implication déplacée?

Bien que le fait de vouloir s'investir dans une bonne cause soit louable, cette forme de tourisme reste questionnable, non seulement en ce qui concerne le processus en lui-même et ses conséquences, mais aussi par les intentions qui se cachent derrière la volonté d'implication des individus. Est-ce qu'aider une communauté est réellement la motivation primaire? Ou bien s'agit-il plutôt d'un acte égoïste, qui vise à améliorer l'image que l'on a de soi? La charité n'est cependant pas nouvelle; elle existe depuis le Moyen Âge. A l'époque, sous

l'emprise importante du catholicisme, l'acte de charité envers les pauvres était un moyen pour les riches d'obtenir le salut de leur âme; l'acte était donc tout sauf désintéressé. Si aujourd'hui la charité en ce sens ecclésiastique est en déclin, le principe semble avoir traversé les âges. A l'ère des réseaux sociaux et du «culte du soi», la sincérité du geste est plus que jamais sujette à des remises en question. En effet, les réseaux sociaux invitent les individus à se présenter sous leur meilleur jour. Nombreux sont les exemples de visites dans des pays du tiers-monde où les touristes prennent des photos avec des enfants défavorisés dans des écoles ou dans des orphelinats. Ils leur amènent des cadeaux, leur apprennent quelques mots de français, et finalement sont photographiés en plein acte de «charité», pour ensuite poster leurs «bonnes actions» sur leur profil. Si certains rétorquent que faire semblant d'être bon est toujours mieux que d'être «authentiquement inactif», le principe reste dérangeant rien que par le paternalisme de l'action qui, une fois de plus, resserre les boulons du schéma dominant-dominé.

Fascination dérangeante

Ce tourisme cherchant la désolation et la pauvreté à l'étranger est problématique pour plusieurs raisons. Tout d'abord,

chercher les problèmes uniquement ailleurs revient à ignorer qu'en Suisse, il y en a aussi. Personne ne penserait à aller visiter un orphelinat ou des écoles défavorisées en Suisse. Si les combats peuvent évidemment se mener sur deux fronts, c'est ici plutôt l'exclusivité du «camp» choisi qui pose problème.

On réduit des populations à n'être que ce à quoi on les associe

En ce sens, faire acte de misérabilisme dans les pays communément considérés comme défavorisés est perçu comme acceptable, voire normal. Cette focale qui vise uniquement certains pays est très réductrice: elle stigmatise des populations en sous-entendant qu'elles sont vouées à l'assistanat, à la dépendance de l'Occident. Ce type de tourisme peut ainsi être qualifié de raciste, car même en voulant faire quelque chose de positif, on réduit des populations à n'être que ce à quoi on les associe sur les réseaux sociaux. C'est un terrain très miné: loin de là l'idée de décourager l'entraide, du moment qu'elle est consciente de ses réelles implications. •



Sur les traces des squats

OCCUPATION • En 1975 naissait le premier squat genevois. S'ouvrait alors une ère d'effervescence créatrice pour la culture alternative. Trente années où la jeunesse étouffée par le carcan social et les valeurs familiales conservatrices d'alors a pu profiter de ces espaces de liberté pour échanger, créer et grandir.

«**N**ous construisons un monde sans prison.» La promesse du collectif Prenons la Ville flotte paisiblement sur l'immense édifice rectangulaire de Porteous en cette journée de fin d'avril. Une promesse au goût d'accompli pour le groupe de squatteur-euse-s occupant les lieux depuis maintenant neuf mois. Il est dernièrement parvenu à faire fléchir le canton de Genève. Le 25 août dernier, alors que le Conseil d'Etat genevois avait prévu de réaffecter l'ancienne station d'épuration en centre de réinsertion pour détenu-e-s, le collectif s'est installé dans le bâtiment désert depuis plus de vingt ans. Tandis que l'Etat déposait plainte et le sommait de se retirer, une pluie de soutien des milieux citoyens, culturels, alternatifs et politiques s'abattait.

Porteous, l'héritage des squats

Faisant fi de l'état de délabrement de cette friche industrielle des bords sauvages du Rhône, la vingtaine d'occupant-e-s a nettoyé et aménagé tant bien que mal ses salles afin de créer un lieu d'échange culturel et social. Concerts, conférences, soirées de soutien, repas populaires, projections, atelier antisexiste, ateliers de boxe; de nombreux événements ont été organisés afin de faire vivre le lieu et montrer aux autorités la nécessité d'une réaffectation à des fins culturelles. Leurs revendications ont finalement été entendues puisque, le 16 janvier de cette année, le Conseil d'Etat est revenu sur son projet initial d'établissement carcéral, en attribuant la gestion du bâtiment au Département de la cohésion sociale. Malgré cette victoire, le collectif Porteous décidait de ne pas quitter les lieux tant qu'un projet clair et correspondant à sa vision ne serait pas défini avec les autorités. Un accord a été trouvé fin mars et les occupant-e-s ont accepté de vider les lieux afin que des travaux de sécurisation et de rénovation soient menés. En échange, ils-elles seront inclu-e-s dans la démarche de réflexion



Deux occupants du Rhino jouant aux échecs.

concernant l'avenir de Porteous. La volonté du collectif est claire: «Nous allons tout donner pour faire accepter un projet alternatif, non-marchand et participatif», déclarait en mars un de ses membres au *Courrier*. Une vision qui n'est pas sans rappeler celle qui animait le mouvement squat pendant les années 1980-1990. Pendant longtemps, Genève fut la ville la plus squattée d'Europe, avec 160 lieux occupés et 2'000 squatteur-euse-s au plus fort du phénomène, d'après les estimations de la brigade des squats en 1995. Pendant trente ans, ces hauts lieux de la contre-culture firent souffler un vent de liberté sociétale et artistique sur toute la Suisse.

L'âge d'or du mouvement

Les premiers squats genevois naissent en 1975 d'une volonté de protestation contre la spéculation immobilière galopante qui s'inscrit dans un contexte de crise du logement. De nombreuses personnes peinent à trouver un toit, alors qu'une multitude de locaux sont laissés totalement vides par leurs propriétaires. Une situation inacceptable pour une frange de la jeunesse issue de la gauche post 68, à la croisée des mouvements marginaux et

gauchistes. Pour elle, «le droit au logement supplante le droit à la propriété». C'est avec cette certitude que des collectifs de squatteur-euse-s vont peu à peu occuper les nombreux logements vides que compte Genève. Mais, plus qu'une revendication politique, c'est réellement la volonté d'explorer une nouvelle forme d'organisation sociale qui pousse le mouvement squat.

«Un sentiment de liberté que je n'ai jamais retrouvé nulle part»

A travers ces logements communautaires, participatifs, autogérés et, surtout, sans loyer, les squatteur-euse-s remettent en question le modèle économique capitaliste individualiste basé sur la propriété privée. Jusqu'au début des années 2000, les squats genevois profitent d'une certaine tolérance de la part des milieux politiques. La Ville et le canton permettaient, par exemple, que leurs immeubles vides soient occupés grâce à des contrats de confiance. Le procureur général de l'époque, Bernard Bertossa, leur était aussi favorable. Aucune

évacuation n'était en général prononcée avant qu'une autorisation de construire soit attribuée. Cette tolérance a permis au mouvement de s'étendre et de toucher diverses couches de la société. Personnes en situation de précarité, sans-papiers, artistes, militant-e-s anarchistes ou trotskistes, filles et fils de bourgeois-e-s; les squats rassemblaient une population des plus éclectiques. Cette diversité a amené un dynamisme culturel qu'enviait toute l'Europe, comme le rapporte au *Temps* le metteur en scène Omar Porras, directeur du théâtre lausannois TKM: «On venait voir cela de toute l'Europe. J'arrivais moi-même de Kreuzberg, à Berlin. Dès le début j'ai été fasciné par la culture squat de Genève.»

Fin de la fête

Mais les années passant, le mouvement s'est peu à peu essoufflé. D'une part car la crise du logement s'est estompée et des appartements à bas prix ainsi que d'autres formes de logements coopératifs ont vu le jour, rendant la pratique du squat inutile. D'autre part car les autorités ont commencé à mener de réelles actions de répression contre les squatteur-teuse-s, sous l'impulsion d'un nouveau procureur général radical, Daniel Zappelli, et des milieux immobiliers qui voulaient profiter de taux hypothécaires bas pour construire. Aujourd'hui, un constat amèrement mélancolique saisit celles et ceux qui ont connu cette ère d'effervescence intellectuelle et culturelle. «C'était un endroit magique, témoigne Iona, ancienne occupante du Rhino, un célèbre squat genevois. Nous habitons sur trois étages, avec les portes toujours grandes ouvertes. Nous étions ensemble, dans un sentiment de liberté que je n'ai jamais retrouvé nulle part.» •

Ne mangent pas que des graines

VÉGÉTARISME • Tibits au buffet de la gare, qu'est-ce que ça a fait parler et couler de l'encre! Mais, au fond, pourquoi l'idée d'un buffet de la gare végétarien dérange-t-elle tellement? Le point, cinq mois après l'ouverture.

Inspiré du mot anglais *tidbits* signifiant «petits délices», la chaîne de restaurant suisse allemande a le même principe dans ses dix restaurants répartis entre la Suisse allemande, Lausanne et Londres: une quarantaine de plats végétariens et végans faits maison. Le buffet permet à chacun de choisir ce qu'il veut et la quantité souhaitée, puis le prix est calculé selon le poids. Tibits, c'est avant tout une aventure familiale commencée en 2000 par les trois frères Frei lorsque leur chemin a croisé celui de la famille Hiltl, gérante du plus vieux restaurant végétarien au monde à Zurich. Aujourd'hui, les entreprises familiales Tibits et Hiltl travaillent main dans la main avec le même credo: développer une cuisine végétarienne

et végane savoureuse, fraîche et saine. Tout cela dans le bel espace qu'est l'ancien Buffet de la gare de Lausanne avec ses immenses parois et fresques impressionnantes.

Arrivée à Lausanne

En annonçant son arrivée au Buffet de la gare, la chaîne suisse allemande a fait couler beaucoup d'encre, et pas toujours de façon positive. Les «anti-végés» se sont révolté-e-s à l'idée qu'un restaurant ne servant pas de viande ouvre dans l'enceinte de la gare. Et les arguments fusaient. Certain-e-s ont dit que Tibits ne ferait pas une belle vitrine du terroir, comme si le terroir vaudois se résumait aux produits carnés. Des individus ont clamé que Tibits excluait les carnivores, comme



s'il leur était impossible de manger autre chose que de la viande. Or Tibits s'est plutôt bien défendu depuis son ouverture il y a cinq mois. Le restaurant ne désemplit pas et, même si aucun chiffre officiel n'est encore publié, le concept de restauration à toute heure est populaire, et personne ne se plaint de l'absence de viande. Parce que c'est là que se trouve également la réussite: faire apprécier les repas sans viande aux plus carné-e-s d'entre

nous. La clientèle hétéroclite l'a bien démontré. Retraité-e-s, étudiant-e-s, travailleur-euse-s actif-ve-s, toutes et tous se retrouvent à n'importe quel moment de la journée pour y manger, boire un verre, refaire le monde ou travailler. Avec cela, Tibits Lausanne s'est diversifié des autres Tibits en faisant un bel usage des salles historiques présentes aux étages supérieurs pour y organiser des événements tels que des yoga-brunchs, des conférences ou des diffusions de films qui viennent encore élargir leur clientèle. On peut bien le dire: Tibits, c'est des légumes qui déchirent, et pour tout le monde. •

Lou Malika Derder



Vers une douce révolution

CINÉMA • Admirée ou critiquée, la réalisatrice saoudienne Haifaa Al-Mansour suscite le débat dans son pays d'origine. Ses documentaires et son premier long-métrage *Wadjda*, sorti en 2013, plongent le public dans la sphère privée des femmes saoudiennes.

C'est durant son enfance passée dans la petite ville saoudienne d'Al-Hassa que Haifaa Al-Mansour tisse ses premiers liens avec le cinéma international. Nous sommes alors dans les années 1980, et les salles de cinéma sont encore interdites dans le Royaume. Grâce aux cassettes vidéo ramenées par son père, la future cinéaste découvre alors les films de Jackie Chan, les Bollywood et les dessins animés de Disney. «Ces films m'ont transportée, confie-t-elle au micro de France Culture en 2013. Grâce à eux, je suis sortie de cette petite ville et j'ai voyagé dans le monde entier.»



du Caire en littérature comparée, et se lance quelques années plus tard dans un Master en direction cinématographique à Sydney. Mais la jeune femme garde toujours une attache à son pays. Entre 2004 et 2005, elle réalise plusieurs documentaires traitant de questions sociétales du Royaume. C'est avec son premier long métrage sorti en 2013, *Wadjda*, que la réalisatrice se fait connaître du grand public et bouscule le monde culturel saoudien. Le tournage se déroulant dans les rues de

Riyad, la cinéaste dirige son équipe par talkie-walkie, cachée dans un van pour ne pas troubler la population, encore très conservatrice. En devenant la première réalisatrice que le pays ait jamais connu, Haifaa Al-Mansour entre dans l'histoire et permet d'amener la question de l'ouverture des salles de cinéma.

Une voix pour les femmes

Une notoriété qui provoque un large débat dans le monde arabe. Car si Haifaa Al-Mansour a réussi à élargir le regard que porte l'Occident sur la péninsule Arabique, ses réalisations mettent en lumière des sujets considérés comme sensibles et militent en faveur de l'émancipation des femmes. Le film *Wadjda* est une immersion dans la vie d'une jeune fille de 13 ans dont le seul rêve est de s'acheter un vélo – chose interdite aux femmes dans le royaume wahhabite – pour faire la course avec les garçons. Cette

comédie teintée d'amertume témoigne du fossé entre cette enfant rebelle et un ordre établi qui ne lui offre d'autre destin possible que celui d'épouse et de mère. Son documentaire multi-récompensé *Women Without Shadows* (2005) plonge dans le quotidien des femmes saoudiennes et leur offre, enfin, une visibilité. Apparaissant à la télévision sans voile, Haifaa Al-Mansour demeure pleine d'espoir quant à la libéralisation progressive de l'Arabie saoudite: «Faire entrer les arts dans la sphère publique va changer beaucoup de mentalités radicales et militantes, et apporter davantage de tolérance, explique la réalisatrice lors d'un entretien avec TV5 Monde. Bien sûr, le chemin est encore long, mais nous sommes résolument sur la bonne voie.» Un message rempli d'optimisme pour ce pays qui produira, un jour peut-être, plus de films que de pétrole. •

Judith Marchal

Stefano, grand-père de 700 enfants

REPORTAGE • Peu imposant par son apparence, l'homme n'impressionne qu'une fois qu'on réalise tout ce qu'il a accompli. Qu'est-ce qui amène un prêtre d'origine italienne à tout quitter pour exercer en tant que chirurgien à Madagascar? Présentation de Stefano Scaringella, fondateur de la Maison des enfants.

Stefano Scaringella quitte l'Italie, son pays natal, en 1983 pour s'installer de manière définitive au Nord-Ouest de Madagascar, dans la petite ville d'Ambanja. Cela fait désormais plus de trente ans qu'il vit là-bas, poussé par un besoin profond d'aider les gens. L'histoire du prêtre commence dans un couvent à Rome, où il a réalisé ses premières années d'études. Après avoir étudié la théologie, il décide de se réorienter en médecine. C'est à la suite de plusieurs années de formation qu'il peut enfin passer à la pratique. Il met alors le cap sur Ambanja – village situé à 7'188 kilomètres de chez lui – pour travailler dans une léproserie. Un matin, une petite fille de deux ans, Zafenie, est déposée devant sa porte. Elle a été abandonnée par sa mère et souffre de malnutrition. Stefano la prend sous son aile et la soigne. Il se rend ensuite au tribunal pour trouver une institution qui puisse accueillir la jeune orpheline.

«Il n'y a pas d'orphelinat ici. Il faudra en construire un»

Le président de l'institution lui aurait répondu: «Il n'y a pas de maison comme ça ici, à moins que vous n'en construisiez une.» Sans hésiter, Stefano décide donc d'adopter Zafenie et achète un terrain pour y faire construire ce qui deviendra par la suite la Maison des enfants.

La Maison des enfants

Le district d'Ambanja est une région de Madagascar qui compte aujourd'hui plus de 65'000 habitants, contre 5'000 à l'arrivée de Stefano en 1983. Les femmes y accouchent souvent très jeunes et ne sont pas préparées à la maternité. Ceci engendre un taux élevé d'enfants abandonnés, car les jeunes mères se retrouvent souvent seules et n'ont que peu de moyens financiers. Au cours des trente dernières années, Stefano a accueilli



Les enfants vivent jusqu'à 15 ans à l'orphelinat. Ils vont ensuite étudier à la capitale.

plus de 700 orphelin-e-s. C'est sous le nom de «grand-père» que les enfants le connaissent, un surnom affectueux qui le poursuit sur toute l'île. Aujourd'hui, plus d'une centaine de résident-e-s animent la grande maison de deux étages, et c'est dans une ambiance joyeuse et familiale que les frères et sœurs grandissent sous le regard bienveillant du grand-père, de la doctoresse Félicité ainsi que de cinq autres femmes malgaches. Si les adultes sont là pour veiller à ce que les enfants grandissent harmonieusement, ceux-celles-ci restent très indépendants et c'est ainsi que le veut Stefano. Rien à voir avec l'image très stricte, voire lugubre que peignent les films sur les foyers d'accueil, par exemple *Les Choristes*. Son affection s'exprime différemment de l'attention souvent surprotectrice que beaucoup de parents accordent aujourd'hui dans les pays occidentaux, mais elle n'en est pas moins profonde et touchante. L'éducation des enfants se fait donc par la socialisation plutôt que par une multitude de règles. La seule obligation: aller à l'école. Pour Stefano, l'éducation demeure primordiale pour le développement des jeunes. Et, dès l'âge de 14-15 ans, les enfants quittent le nord de l'île pour la capitale, Antananarivo,

afin de poursuivre une formation à l'université ou décrocher un premier emploi, selon leur envie.

Une vision pragmatique de la religion

Stefano, qui détient désormais la nationalité malgache, nous met en garde par rapport au mode de vie parfois trop superficiel et matérialiste répandu en Europe. Il préfère la vie à Madagascar, plus en phase avec l'instant présent et avec l'environnement. Les gens sont moins individualistes et angoissés. Même s'il retourne régulièrement en Europe, Stefano est toujours soulagé de rentrer à la Maison des enfants.

«Il ne sert à rien de prier à longueur de journée»

Le prêtre dit souvent avoir joué un bon tour à Dieu. Un si bon tour qu'il est devenu le grand-père de 700 enfants et est connu sous ce nom par toute la ville sans avoir jamais été marié, ce qui en dit long sur sa vision de la religion et son sens de l'humour, plutôt inattendu de la part d'un capucin. Il sait rester critique et prendre de la distance par rapport à certains principes de l'Église

catholique qu'il qualifie de démodés. Le prêtre et chirurgien reste donc critique par rapport à la vision de ses confrères car, d'après lui, «il ne sert à rien de prier à longueur de journée». Stefano est un homme d'action qui, après avoir suivi des études de psychanalyse, est convaincu que «tu n'es jamais démuné car tu as tout en toi».

Garantir le futur des enfants

Stefano accorde beaucoup de temps aux gens qu'il rencontre. L'une de ses préoccupations principales à l'heure actuelle est d'assurer la continuité de sa mission. L'homme est un adepte de Périclès: «Ce que vous laissez derrière vous n'est pas ce qui est gravé dans les monuments en pierre, mais ce qui est tissé dans la vie des autres.» C'est dans cette perspective que Stefano passe chaque hiver quelques semaines en Europe, le temps de rendre visite à ses ami-e-s et de faire de nouvelles rencontres pour faire vivre les nombreux projets qu'il a développés sur l'île. Au fil des séjours s'est tissé un réseau fermement résolu à l'aider, et c'est ainsi que l'association *Children First* a vu le jour. Une fondation à but non lucratif qui apporte son soutien au maintien et au développement d'orphelinats, d'hôpitaux, de dispensaires et d'écoles à Ambanja. «J'ai su tout de suite qu'il avait besoin d'un soutien concret et à long terme, surtout. Stefano était très inquiet par rapport au futur, en particulier pour les enfants. Nous avons donc fondé *Children First*», déclare Victoria Grey, étudiante et membre de l'association *Children First*. Depuis ses premiers jours à Ambanja, Stefano a su gagner la confiance des habitant-e-s et s'imprégner de la culture locale. La Maison des enfants procure aujourd'hui un refuge à plus d'une centaine d'enfants et Stefano ne compte pas s'arrêter là, même s'il est désormais arrière-grand-père! •

5G, à quel prix?

SANTÉ • Prochainement en Suisse, la 5G éveille de vives inquiétudes. Les opérateurs promettent plus de données, mais n'y a-t-il pas un prix pour tout ce qui est donné? L'installation renvoie à une dualité moderne entre performance et santé publique.

«5G, Aujourd'hui déjà à Zurich». Ce slogan étant affiché en titre de la page internet de Swisscom, il confirme le progrès en marche. En ce début d'année 2019, du 27 janvier au 7 février, la Confédération a mis aux enchères des fréquences de radio-communication pour une valeur de près de 380 millions de francs. Salt, Sunrise et Swisscom ont tous trois participé et acquis les fréquences nécessaires à l'installation de la 5G en Suisse. Swisscom ambitionne de construire ou modifier 300 antennes sur le territoire. Les choses avancent donc à vive allure.

Mais qu'est-ce que la 5G?

5G est l'acronyme de la cinquième génération de téléphonie mobile. Sa prédécesseure, la 4G, inaugurée en 2014, semble avoir vieilli; les besoins augmentent et les opérateurs l'ont bien compris. L'Office fédéral de la communication liste trois grandes améliorations qu'apporterait la nouvelle génération: plus de données, plus de machines connectées et plus de fiabilité. L'installation de la 5G laisse d'ailleurs entrevoir un monde futuriste; elle permettrait un afflux d'informations dix fois plus élevé, facilitant la consommation de vidéos en ultra-haute définition, mais aussi l'utilisation de véhicules autonomes, l'analyse de la sécurité publique en temps réel et laisse même entrevoir l'éventualité des opérations chirurgicales à distance. Les bienfaits de la 5G concernent-ils alors autant les particuliers que la société?

Inquiétudes des scientifiques

Malgré ces arguments positifs invoqués par les opérateurs, cette avancée ne cesse pas d'éveiller des inquiétudes. En septembre 2017, 180 scientifiques et médecins de 37 pays se sont réunis pour rédiger le *5G Appeal* et ainsi dénoncer l'application prématurée du réseau. Ils exigent un moratoire, car, d'après eux, l'augmentation massive de l'exposition à la 5G peut potentiellement accroître les risques de cancers, engendrer des dommages génétiques et entraver le fonctionnement du cerveau,



Certains cantons, à l'instar de Genève, ont gelé la pause de nouvelles antennes.

sans oublier l'impact néfaste sur la faune et la flore. Si ces effets demeurent hypothétiques, le problème est bien là. Suspendre le déploiement du réseau, informer les populations, mandater des scientifiques capables d'effectuer des recherches, favoriser les installations filaires plutôt que sans-fil; ces quatre propositions constituent les requêtes formulées dans la circulaire *5G Appeal*. C'est un appel à prendre le temps d'effectuer les tests nécessaires avant de risquer la vie des citoyens. A ces points s'ajoute la volonté de lutter contre la propagande de l'industrie.

Pourquoi se précipiter?

Swisscom livre une réponse: «Etes-vous *ready* pour la 5G?»; cette phrase simple et ambitieuse, fille de son temps qui parle anglais, séduit le client et attire l'œil sur une page destinée à l'achat d'appareils de nouvelle génération. Une confusion s'installe entre «santé» et «divertissement». L'un des arguments principaux des opérateurs reste les vidéos en streaming et la vitesse; mais n'est-il pas légitime de se questionner sur la valeur d'une série en HD 4k, lorsqu'elle occupe les heures de chimiothérapie? Les cantons de Vaud

et de Genève ont eux aussi envisagé des moratoires. L'installation prématurée de la 5G continue: elle est, «aujourd'hui déjà à Zurich».

Le rayonnement de la téléphonie mobile est suspecté cancérigène

Finalement, l'Association suisse des télécommunications, offusquée par la désinformation qui accompagne l'affaire 5G, se prononce dans un communiqué de presse: «Les données disponibles au sujet du cancer sont parfois encore incertaines. Le Centre international de recherche sur le cancer a donc par précaution qualifié le rayonnement de la téléphonie mobile de "potentiellement cancérigène" – tout comme le café et de nombreuses autres substances.» Rappelons-nous donc que ce n'est pas un problème de risquer la vie des gens, puisqu'ils boivent déjà du café... •

Maxime Hoffmann



Plaisir dans la douleur

Que le BDSM effraie ou excite, il ne laisse personne indifférent. Une étude lui attribue même un effet de bien-être.

Si *Fifty Shades of Grey* a éveillé les critiques des adeptes du BDSM (Bondage, Discipline, Domination, Sadisme, Masochisme) en raison de sa représentation biaisée de ces pratiques sexuelles, son succès fulgurant a démarginalisé le sujet auprès de l'opinion collective: le sadomasochisme s'apparentait jusque-là majoritairement à une perversion, voire une pathologie, y compris auprès de certains psychologues. Nombre de recherches peu concluantes se sont notamment focalisées sur les traumatismes qui auraient mené les sujets à apprécier les rapports de dominance. Suite à la publication de son best-seller érotique, E. L. James a reçu nombre de lettres d'un lectorat reconnaissant d'avoir découvert une palette d'expériences sexuelles à explorer. Entre humiliation morale et agression physique, innocente morsure et violents coups de fouet, l'échelonnage est large. Si le plaisir rencontré dans la torture peut surprendre, le fonctionnement physiologique est simple: face aux blessures, le corps sécrète de l'endorphine, ce qui diminue la douleur. Or cette hormone est également liée à l'excitation et se retrouve lors de l'orgasme. La violence infligée effraie parfois, mais les sexologues sont unanimes: un rapport de domination dans l'intimité des draps n'entrave en rien le respect mutuel, tant qu'il est pratiqué dans le consentement. Les pratiques BDSM requièrent une excellente communication afin d'entretenir des relations excitantes tout en honorant les limites des partenaires, ce qui améliore leur bien-être, suggère l'étude «Psychological Characteristics of BDSM Practitioners», menée à l'Université de Tilbourg en 2013. Il s'avère également que les adeptes du BDSM montreraient plus d'ouverture à la nouveauté et souffriraient moins fréquemment de névroses. Quel meilleur vaccin contre la déprime qu'une cure de douleur? •

Marion Marchetti



Une belle année touche à sa fin

RÉTROSPECTIVE • L'été approche et avec lui, la fin d'une nouvelle année académique. Alors que les examens commencent à pointer le bout de leur nez, la vie sur le campus semble se ralentir, les événements festifs se font de plus en plus rares, les bibliothèques se remplissent rapidement et la fatigue et le stress commencent à se dessiner sur le visage de beaucoup d'étudiant-e-s: aucun doute possible, le sprint final a commencé!

Pendant que nous avons tou-te-s les yeux rivés vers le mois de juin et les vacances qui suivent, il peut être intéressant de prendre quelques instants pour se tourner vers cette année universitaire qui touche à sa fin. C'est pourquoi, pour le dernier numéro de *L'auditoire* avant la pause estivale, la FAE vous propose une petite rétrospective de ses activités et de ses engagements.

Un début mouvementé

L'année académique a commencé fortement, avec le référendum lancé par le syndicat SUD Etudiant-e-s et Précaires contestant la décision de la FAE de diminuer le montant maximal de l'aide financière octroyable par son Fonds de solidarité étudiant (FSE). Ce référendum, gagné par le syndicat, nous a occupé-e-s pendant de nombreuses semaines, avec l'organisation notamment de conférences et de débats. L'objectif principal était d'informer la communauté et de voter. Nonobstant ces efforts, la mobilisation n'était pas au rendez-vous, avec moins de 10% des étudiant-e-s ayant participé au vote.

Mais résumer le semestre d'automne au référendum serait faire ombre aux autres activités et services proposés par la FAE. Comme chaque année, lors de la semaine d'accueil, nous avons tenu un stand, où un cabas avec classeur, agenda et décapiseur attendait les étudiant-e-s fraîchement arrivé-e-s à l'Unil. De plus, les membres du bureau proposaient une visite guidée du campus, le tout accompagné d'anecdotes et de soleil. En parlant des agendas, petit rappel que le concours pour les photos de l'édition 2019-2020 est en cours, n'hésitez pas à participer!

Le début de l'année académique entraîne une grande sollicitation du FSE, aide d'urgence proposée par la FAE aux étudiant-e-s. Cette année, il a été sollicité par près d'une centaine d'étudiant-e-s et leur a permis, pour certain-e-s, de continuer à étudier ou de payer des factures médicales. Ne vous méprenez pas, la précarité étudiante est une réalité, même au sein de l'Université de Lausanne.



FAE fédération des associations
d'étudiant-e-s de l'UNIL

**SOUTENIR LES ÉTUDIANT-E-S
ET LEURS PROJETS**

**DÉFENDRE LEURS DROITS
ET INTÉRÊTS**

**COORDONNER LES ACTIONS
DES ASSOCIATIONS
D'ÉTUDIANT-E-S**

**REPRÉSENTER LES ÉTUDIANT-E-S
FACE AUX AUTORITÉS**

Fédération des associations d'étudiant-e-s
Anthropole 1192
1015 Lausanne

Tél : 021 692 25 91
Mail : fael@unil.ch

Plus d'info : 

La FAE est d'ailleurs un acteur important au sein de l'Office cantonal des bourses d'études, avec une place à la plateforme d'échange qui permet de faire remonter des problèmes directement à la cheffe d'office et au conseiller d'Etat à la tête du Département, ainsi qu'une voix à la commission cantonale et une place à sa sous-commission. Ces places, fruits de longs combats et d'intenses discussions, permettent d'avoir un suivi efficace ainsi qu'une relation privilégiée avec les instances cantonales, pour garantir la prise en compte des problèmes des étudiant-e-s et leur correction.

L'année 2019 semble d'ailleurs être

synonyme de mobilisation, avec les marches pour le climat, où des milliers de personnes ont défilé dans les rues pour faire part du besoin urgent d'une transition écologique, et la grève des femmes du 14 juin, jour sans examen pour que toute personne puisse y participer sans mettre en péril ses études.

De nombreux services

Si la politique estudiantine est une de ses occupations principales, la FAE est également un acteur important au sein du campus. En sollicitant son fonds de subvention réservé aux associations, bon nombre d'entre elles peuvent proposer des

événements de toutes formes et ainsi donner vie au campus. La FAE co-organise également le don du sang, l'enquête Comment allez-vous?, le Point. Virgule, la journée de l'égalité, sans oublier notre participation financière à Unilive, la gestion des micro-ondes et du Troc-o-Pole.

Mais que serait cette liste non exhaustive sans parler du service de Conseil et aide aux recours étudiants (CARE)? Composé de quatre juristes en Master de droit ainsi que d'un administrateur, il propose gratuitement une aide juridique, notamment pour les étudiant-e-s désirant contester un examen ou rencontrant des problèmes avec leur permis de séjour. Très apprécié et sollicité, remercions d'ores et déjà cette équipe pour les heures qui les attendent après la tombée des prochains résultats.

Pour terminer ce rapide aperçu, il est obligatoire de parler de l'équipe qui vous permet de tenir ce magnifique journal: le comité de rédaction de *L'auditoire*. Pour six numéros par année d'une qualité incroyable, ces étudiant-e-s consacrent une grande partie de leur énergie et de leur temps à la création de ce journal, lu par une trop petite partie de la communauté universitaire. Un grand merci!

Un grand merci également à toutes les associations qui animent cet incroyable campus, aux associations représentatives pour les activités qu'elles proposent et leur implication dans leur vie facultaire respective ainsi qu'au sein de la FAE, et aux étudiant-e-s, qui s'engagent, qui étudient et qui font vivre cette université. Pour finir, un merci tout particulier aux membres du Bureau de la FAE qui, bien que travaillant dans l'ombre, ne comptent pas leurs heures. •

David Raccaud



Prix de la Chamberonne

6^e édition

PHOTOGRAPHIE • Chaque année, *L'auditoire* met sur pied le concours photographique de la Chamberonne. Ouverte à l'ensemble de la communauté universitaire, cette sixième édition avait pour thème «l'Égalité», et a été organisée en collaboration avec la FAE à l'occasion de la Journée de l'Égalité. Elle a trouvé son épilogue le 17 avril dernier lors d'une sympathique cérémonie de remise des prix.

Depuis 2013, *L'auditoire* organise à chaque semestre de printemps le concours photographique du Prix de la Chamberonne. Cela fait donc six ans que le comité de *L'auditoire* se réunit après les fêtes de Noël pour discuter et choisir un thème qui inspirera les talentueux·ses photographes du campus. Mais cette fois, *L'auditoire* n'a pas eu à chercher bien loin, puisque la FAE est venue avec une idée qui a très vite convaincu le comité: co-organiser le Prix de la Chamberonne à l'occasion de la Journée de l'Égalité. Le thème de cette édition était donc l'égalité au sens large du terme. Nous avons choisi de ne pas donner de définition claire de l'égalité, car nous souhaitions voir ce que ce terme évoquait aux membres de la communauté universitaire, et nous n'avons pas été déçu·e·s: plus de 60 participant·e·s ont fait preuve d'une imagination débordante et ont partagé des définitions aussi diverses que variées de ce que pouvait être l'égalité. Bien sûr, certaines notions sont apparues à plusieurs reprises, comme l'égalité entre les genres et ethnies, ou encore l'égalité des humains face à notre destin commun (la mort). Au-delà de ce que représentaient les photos, les techniques utilisées ainsi que la réalisation des images reflétaient également une certaine notion de l'égalité. Par exemple, plusieurs participant·e·s ont construit une symétrie dans leur composition.

Succès de l'exposition

Pour cette édition, la FAE et *L'auditoire* souhaitaient marquer le coup en organisant une grande exposition des photos. Suite à une sélection du jury, les 20 plus belles images du concours ont été imprimées en grand format et exposées pendant plusieurs semaines devant la salle 1031 de l'Anthropole. Les



Une partie du jury de cette année: Mathilde de Aragao, Jeanne Berche, Adélaïde Joris.

membres de l'université ont alors eu la possibilité de voter pour leur chef-d'œuvre favori. Les votes étaient nombreux et ont désigné comme gagnante du prix du public Morgane Chapuis pour sa photo nommée *Stigmatisation*. Cette dernière représentait un individu recouvert de multiples marques de différentes couleurs, illustrant ainsi la diversité et, en même temps, l'unité des êtres humains.

Funky tooown

Le concours s'est terminé lors de la traditionnelle cérémonie de remise des prix, qui s'est cette fois déroulée non pas à la Grange de Dornoy, mais devant l'auditoire 1031 de l'Anthropole. Le public, impatient, a eu le plaisir de découvrir le nom des trois gagnant·e·s en dégustant un délicieux apéritif préparé par Da Nino. Pour éviter le désastre de l'année passée (voir le numéro 245), aucun groupe n'a été invité pour assurer les intermèdes musicaux entre l'annonce des gagnant·e·s (en vrai, c'était parce que c'est compliqué de faire jouer un groupe dans

l'Anthropole, et c'était surtout parce qu'on n'avait pas les autorisations pour). La soirée a donc été rythmée par une playlist spécialement créée pour l'occasion par *L'auditoire* et la FAE (c'est pour ça que les années 70, 80 et 90 étaient au rendez-vous, pour le plus grand bonheur de tout le monde). Finalement, les membres de *L'auditoire* et de la FAE se sont retrouvé·e·s le lendemain pour décrocher les photos, un travail



Le Jury

Marino Trotta,
photographe

Adélaïde Joris,
membre du Bureau de l'Égalité

Jeanne Berche
membre de la FAE

Mathilde de Aragao
cheffe de la rubrique Culture de *L'auditoire*

plus laborieux qu'il n'y paraît. Malgré tout, on se réjouit déjà de l'année prochaine. •

Suzanne Badan

P.-S.: Merci au Cabanon qui nous a gentiment prêté le matériel pour l'exposition. Merci à FLOOR3NT qui, grâce à ses talents d'organisateur de soirées et de DJ, a mis en place une grande partie de l'installation (parce que bon, désolée, mais ce n'était pas hyper intuitif les gros fils en acier là). Merci à Niels d'être monté sur l'échelle pour suspendre les photos car Pauline et moi on avait trop peur de tomber. Pas merci aux cadres des photos qui n'étaient pas très solides (on en a cassé plein alors qu'on faisait très attention. D'ailleurs désolée pour la personne qui a eu un cadre cassé mais on avait épuisé toute la réserve). Merci à Aurélien pour les photos. Merci Papa, merci Maman.

Premier prix: *Un apéro entre ami.e.s* Océane Alighieri



«Mettre les corps en scène m'est tout de suite venu en tête pour représenter une des dimensions de l'égalité. Mais contrairement à ce que j'aime faire d'habitude, je ne voulais pas quelque chose de trop poétique, en noir et blanc, comme on a l'habitude d'arbore la nudité. Je voulais vraiment une photo simple, décomplexante, déséxualisant les corps, et transpirant la banalité et l'authenticité de la scène qui se joue, celle d'un apéritif au soleil. A mon sens, le jour où ce genre de moment sera réellement devenu banal et laissera indifférent une majorité, un grand cap dans l'égalité des sexes sera franchi.»

L'instant biographique

J'ai toujours été sensible à la photographie depuis enfant, ma mère, amatrice elle aussi, ayant aménagé une des pièces de la maison pour développer ses photos en argentique. Je voyais défiler tant des clichés artistiques, très souvent du nu, que des photos de famille remplissant les albums. La photographie est pour moi tant un moyen d'immortaliser la prégnance d'un moment, sa beauté, sans y poser d'intention, qu'un outil d'art engagé avec lequel j'aime beaucoup jouer. En tant qu'étudiante en psychologie, mes cours de sociologie et mes convictions féministes ont évidemment guidé la prise de cette photo. •

Cela nous a plu parce que...

Cette photo, que l'on peut qualifier de militante, représente bien l'égalité entre les hommes et les femmes. D'une part, le fait que les femmes de cette photo soient seins nus permet à la personne qui regarde la photo de se questionner sur la sexualisation des seins féminins en opposition aux seins masculins, mais surtout, elle donne un élan de réjouissance face à l'égalité hommes-femmes. Elle semble simple à atteindre et cela redonne de l'espoir! Photographiquement, les trois plans de cette photo donnent de la profondeur et sa construction est originale. •

Deuxième prix: *Le Jeune Homme à la Perle*

Pedro Dias



«C'est après la relecture du roman de Tracy Chevalier, "La Jeune Fille à la Perle," que m'est venue l'idée d'associer le tableau de Vermeer, que j'apprécie particulièrement, au thème de ce concours, "l'Égalité". J'ai voulu représenter un personnage masculin apprêté de la même manière que la jeune femme du tableau dans le but de briser les codes imposés par ce dernier. Au travers de ma photo, je souhaite montrer qu'au-delà de l'appartenance à un genre, tout le monde peut se vêtir, s'apprêter et se maquiller comme désiré, en sortant des normes qui nous sont culturellement imposées. Le passage de la peinture à la photo a également été un moyen pour moi de mettre davantage en lumière le côté déclassant de ce cliché.»

L'instant biographique

C'est grâce à une amie, qui m'a notamment aidé au niveau technique de ce cliché, que la photographie est devenue un de mes principaux centres d'intérêt. En me rendant pour la première fois à une exposition avec elle, j'ai tout de suite été émerveillé par les possibilités qu'offre le médium. L'objectif principal que j'essaie de véhiculer dans mes photos est de rompre avec ce que le spectateur a l'habitude de voir afin de capter au maximum son attention. •

Cela nous a plu parce que...

Le jury a choisi en seconde position la photo de Pedro Dias intitulée *Le Jeune Homme à la perle*. Elle s'inscrit parfaitement dans le thème de «l'Égalité» en détournant l'œuvre connue *La Jeune Fille à la Perle* de Vermeer, le photographe a ainsi mis les hommes sur un pied d'égalité avec les femmes. La technique utilisée est intéressante avec ce jeu d'ombre et de lumière: le cadre est très sombre, le regard du spectateur se focalise alors sur le visage, lumineux, qui se remarque facilement. La similitude avec l'œuvre de Vermeer est particulièrement bien respectée, et la notion d'égalité que veut renvoyer le photographe est facilement discernable. •

Troisième prix: *L'équilibre*

Tiffany Dang



«L'équilibre manifeste, d'après moi, plusieurs critères émanant de la thématique imposée. Le traitement de l'espace pictural est privilégié au détriment d'une profondeur conceptuelle propice à de multiples interprétations. En nommant mon travail L'équilibre, je fais principalement référence à la symétrie générale de l'image: une ligne d'horizon légèrement apparente au milieu de la composition ainsi que deux modèles dont la tension générée par leur position se résout en un équilibre harmonieux. Leur silhouette apparente s'intègre à l'eau où elle s'y reflète. En prenant en considération les figures centrales et leur image miroitée, j'imagine la création d'un carré parfait renforçant ce critère d'égalité.»

L'instant biographique

Depuis mon plus jeune âge, la photographie m'a toujours fascinée, notamment pour sa fonction de figer le temps et d'en garder une trace. A travers cet art et mes projets personnels, je traite fréquemment de la thématique de la nudité, des portraits ainsi que de l'architecture. L'aspect central de mes travaux se base, tout comme il est apparent dans *L'équilibre*, sur le traitement des espaces et de la composition. Etudiante en première année de Bachelor en histoire de l'art, j'espère pouvoir progresser pleinement dans les arts, qui représentent mon intérêt premier. •

Cela nous a plu parce que...

Cette photo a plu à tous les membres du jury, de part son esthétisme particulièrement soigné. On sent une certaine maîtrise de la composition. Dans cette photo, le thème de «l'Égalité» peut se retrouver à différents niveaux: tant au niveau pictural, avec la symétrie quasi parfaite de l'image, mais aussi d'un point de vue symbolique avec le choix des deux protagonistes, un homme et une femme se tenant la main. L'usage du noir-blanc accentue l'harmonie de cette photographie. Ce contraste met en valeur les corps. Nous avons aussi apprécié l'usage de l'eau, et des petites vagues, qui appellent à un sentiment de sérénité. •



Information formatrice

MÉDIAS • L'univers médiatique subit de nombreux bouleversements. Face à cette situation, comment les étudiant-e-s s'informent-ils-elles? Sont-ils-elles une masse d'abruti-e-s gobant tout ce qui leur est raconté? Décryptage.

Ce n'est pas nouveau, mais le monde des médias n'est pas au meilleur de sa forme. Absence de liberté de la presse dans de nombreuses régions du monde, *fake news*, pressions sur les journalistes... Dans cet univers chamboulé, quelle place les étudiant-e-s accordent-ils-elles à l'information et quel regard posent-ils-elles dessus?

Informe-toi si tu peux

Sans surprise, la presse écrite a aujourd'hui moins de succès que celle disponible sur Internet. Autrefois source d'information indispensable, la première est souvent privilégiée dans sa version numérique.

L'écrit est privilégié sous sa forme numérique

Evidemment, «le 20 Minutes est une lecture courante chez les étudiant-e-s, comme chez beaucoup de monde», déclare Gianni Haver, professeur de sociologie de l'image et d'histoire sociale des médias à l'Université de Lausanne. Cameron, étudiante en médecine, avoue que le quotidien romand constitue l'une de ses principales sources d'information. Elle le feuillette «dans le train ou le métro, parce que c'est gratuit, et que c'est là». Comme il est difficile de trouver le temps pour lire des journaux conséquents, les réseaux sociaux sont également prisés. «Je m'informe principalement via Twitter, mais je regarde souvent le Journal de 20 heures. J'écoute aussi des podcasts et je regarde les reportages de Konbini», explique Clara, étudiante en droit. Manque de temps ou de moyens, l'information rapide et gratuite est privilégiée – à moins que l'un-e des membres de la famille soit abonné-e à un média payant.

Tout dans le regard...

A l'université, les étudiant-e-s sont sensibilisé-e-s à lire de tout. «Même les choses les plus mauvaises peuvent être lues intelligemment. La différence est dans la posture, le regard que l'on pose sur l'information», explique Gianni Haver.

SOCIÉTÉ: LE RAPPORT AUX MÉDIAS ÉVOLUE



Télé réalité ou autres blogs de théories du complot ne sont donc pas forcément à consommer au premier degré, mais peuvent en outre servir à analyser un phénomène. Indépendamment des intérêts personnels, les universitaires sont acheminé-e-s durant leurs études vers une manière de s'informer et une forme d'information particulières: un-e étudiant-e de l'EPFL ne va pas se renseigner de la même manière qu'un-e en lettres, et celui-celle-ci ne va pas s'informer comme un-e étudiant-e en science po. Au cours de leurs études, «les étudiant-e-s sont relativement mieux armé-e-s que d'autres pour faire ce travail de tri, d'analyse, de mise en contexte, de distanciation vis-à-vis de cette sorte de vérité préfabriquée que les médias fournissent», déclare Gianni Haver.

...et sous toutes ses formes

De nos jours, nous avons plus que jamais les moyens de nous informer et de trouver des réflexions de qualité à condition de faire preuve d'une lecture active.

Nous avons plus que jamais les moyens de s'informer

«Je ne vois pas un "âge d'or" de l'information jusqu'à l'arrivée d'Internet et puis un désastre après», affirme Gianni Haver. Quelle que soit l'époque, il a toujours été

difficile de donner envie de s'informer à quelqu'un qui ne le souhaitait pas. Les générations passées n'ont pas non plus uniquement été composées de dévoreur-euse-s de journaux, se tenant informé-e-s de tout. Autrefois, le journal, par son format complet et fini, représentait une sorte de «condensé de l'information à savoir», en passant de la politique étrangère à la politique nationale, du sport à la rubrique *people*. Aujourd'hui, le seul guide reste sa propre curiosité.

Un seul guide: sa propre curiosité

«Celles et ceux qui s'intéressent aux *people* ne regarderont que ça, et celles et ceux intéressé-e-s par la politique étrangère ne regarderont que cela aussi», termine Gianni Haver. Il y a toujours eu des étudiant-e-s curieux-ses, d'autres moins. Les intérêts personnels varient: le plus important reste donc de continuellement chercher à affûter son esprit critique, en prenant conscience que toute information n'est que partielle et orientée – comme cet article. •

Irène Dutoit

C'est arrivé à l'Unil

Hamburger scientifique

Tout-e bon-ne étudiant-e de l'Unil est déjà passé-e devant l'auditoire Erna Hamburger, à l'Amphimax. Passons la porte.

Erna Hamburger est née le 14 septembre 1911 en Belgique. De nationalité suisse et allemande, elle est la première femme à avoir été nommée professeure ordinaire d'une Ecole polytechnique en Suisse. En 1933, elle obtient le diplôme d'ingénieure électricienne à l'Université de Lausanne, puis un doctorat en sciences techniques en 1937. Par la suite, elle est engagée au sein de l'Ecole polytechnique de Zurich, où elle collabore au développement de circuits électroniques de haute et de basse fréquence. Après avoir occupé divers postes dans l'industrie civile et dans le milieu académique, elle est nommée professeure ordinaire en 1967 à l'Unil. Le professeur Maurice Cosandey, alors président de l'EPFL, prononce ces mots: «C'est à la fois une brillante consécration et une mesure du retard qui caractérise notre pays en ce qui concerne la promotion des femmes.» Erna Hamburger tient à s'investir auprès des jeunes femmes et à promouvoir l'égalité des chances entre les genres. Elle s'engage ainsi dans de nombreux mouvements féministes. A sa retraite en 1979, elle devient active sur le plan international dans le domaine des normes électriques fondamentales et de la terminologie de l'électrotechnique. Erna Hamburger décède le 16 mai 1988, et une Fondation à son nom voit le jour une année plus tard. Cette institution apporte une aide matérielle, directe ou indirecte, à des femmes effectuant une formation postgrade dans le canton de Vaud. Quant au prix Erna Hamburger, qui récompense une carrière féminine exemplaire dans les sciences, il est décerné chaque année par la Fondation EPFL-WISH, ayant pour but de favoriser la recherche et la promotion des femmes au sein de l'EPFL. C'est en 2003 que l'Unil rendit honneur à Erna Hamburger en attribuant son nom à son plus grand auditoire. Souhaitons que les idées progressistes de cette femme d'exception perdurent en ces lieux. •

Malory Fagone

Science et conscience

ÉCOLOGIE • «Responsabilité» et «durabilité»: deux termes particulièrement prisés par les journalistes scientifiques engagés dans la défense de l'environnement. L'association Ingénieurs du Monde en fait d'ailleurs son leitmotiv. Zoom.

Promouvoir la coopération scientifique Nord-Sud, c'est le pari de l'association de l'EPFL et de l'Unil Ingénieurs du Monde (IdM), créée en 1987. L'idée est née d'une envie croissante de s'investir dans les défis globaux et de réduire les inégalités dans le monde.

Un campus en ébullition

Pour contribuer à ce qui peut sembler être un projet utopique, IdM organise des événements sur le campus qui prennent la forme de conférences, cafés-débats, projections de films, expositions photo, repas du monde ou concerts. Ces manifestations ont pour principal objectif de piquer la curiosité et de stimuler la réflexion de tout-e un-e chacun-e sur la société, dans une ambiance décontractée et chaleureuse. Par ailleurs, la Semaine du



Ingénieurs du Monde

Monde, ayant pris place du 8 au 12 avril derniers, figure comme l'un des événements majeurs du collectif puisqu'elle consacre chaque jour de la semaine à des cultures différentes, en plus de mettre en lumière les défis des enjeux globaux. Parmi les diverses conférences et projections, nous pouvons mentionner la rencontre sur l'initiative «Pour des multinationales responsables», ou encore le film *La Tragédie électronique* (2014).

Stages dans un pays émergent

Cependant, l'engagement de l'association ne s'arrête pas là, puisqu'elle propose également des stages, qui constituent une occasion unique

d'immersion sur le terrain. Dans une période où la recherche d'expérience professionnelle s'avère très souvent laborieuse, voire infructueuse, IdM donne les moyens aux étudiant-e-s de réaliser un projet de développement dans un pays émergent, que cela soit auprès d'ONG ou d'associations partenaires.

Réaliser un projet de développement dans un pays émergent

Pour ce faire, l'organisation offre des bourses qui couvrent les frais relatifs aux transports ainsi qu'au visa. En plus d'être une expérience humainement riche, l'étudiant-e peut élargir son panel de compétences, non seulement techniques mais aussi

transversales, grâce à des projets interdisciplinaires. En parallèle de ces événements et autres stages, l'association aborde l'actualité relative à ses préoccupations ainsi que des projets de développement par le biais d'un journal mensuel. Les expériences des stagiaires sont également partagées dans un numéro moins fréquent, intitulé le *Point Sud semestriel*. Pas à pas, les «Ingénieurs du monde» plantent leurs graines, pour le plus grand bien de l'environnement et de l'innovation. •

Pauline Pichard

Retour sur les bancs de l'uni

SAVOIR • Retourner aux études après des années d'expérience dans le monde professionnel n'est pas chose facile. L'auditoire s'est penché sur le quotidien atypique de celles et ceux qui décident de reprendre une formation universitaire.

Face aux changements constants dans le monde du travail, il devient fréquent de retourner aux études. Que cela soit pour se perfectionner dans son domaine ou dans le but de changer complètement de carrière en recommençant des études, les universitaires n'ont pas forcément tou-te-s la vingtaine. En Suisse, toutes universités et hautes écoles confondues, les étudiant-e-s de 30 à 64 ans représentaient environ 20% de la population estudiantine totale en 2018.

Un Bachelor à 43 ans

Le retour aux études est une décision difficile, autant sur le plan financier que social ou intellectuel. En effet, ces étudiant-e-s se sont déjà lancé-e-s une fois dans la vie active. Ils-elles ont possédé un logement, eu un salaire, fondé une famille. Retourner à l'université signifie souvent abandonner une partie de leur confort. Au niveau financier, il

n'est plus possible de mener le même train de vie qu'en tant que salarié-e. En parallèle des difficultés financières viennent aussi celles sur le plan académique: ces adultes se demandent parfois s'ils-elles auront encore les capacités et la méthode de travail requises pour réussir leur cursus.

Les mêmes aptitudes que les plus jeunes

Heureusement, une étude (Guindon, 1995) menée auprès d'adultes d'âge moyen a montré que leurs aptitudes sont les mêmes que celles des plus jeunes. De plus, les étudiant-e-s qui retournent aux études possèdent souvent une plus grande motivation et un meilleur sens de l'organisation que leurs cadet-te-s. Thierry Loup, 43 ans, étudiant en première année de

géosciences, raconte son parcours et son retour sur les bancs de l'université. Après avoir monté avec succès une entreprise dans les énergies renouvelables, l'envie lui prend de changer de vie. Ainsi, il décide de vendre sa société et de commencer un Bachelor en géosciences. Non pas en vue d'un projet professionnel particulier, mais pour «approfondir mes connaissances, être du côté de la recherche et m'ouvrir à de nouvelles opportunités».

Vie sociale estudiantine

Qu'en est-il des relations avec les autres étudiant-e-s? Pour Thierry, cela s'est très bien passé: «Ce à quoi je ne m'attendais pas, c'est que j'adore vraiment mes camarades. Je me suis senti intégré directement. Personne ne parle de salaire, de carrière. J'essaie d'apprendre de la vision des jeunes, cela me motive beaucoup. On se voit même parfois en dehors des cours.

Revenir à l'université a beaucoup changé mes intérêts et mon cercle en dehors. Je ne me retrouve plus tellement dans les préoccupations de mes amis quarantennaires qui parlent de gagner plus et de leurs derniers voyages.» Cela a également changé sa vie familiale, en positif: «Avant, j'étais au travail 24h sur 24h et je profitais peu de mes enfants. Ma nouvelle vie me donne l'opportunité de passer plus de temps avec eux-elles. Maintenant, on fait même les devoirs de maths ensemble le dimanche, car ma fille est au gymnase!» Idéal, mais impensable pour beaucoup. Les hautes écoles proposent déjà des formations en emploi pour répondre à ce genre de situation: est-ce que cela sera aussi bientôt le cas des universités? •

Fanny Cheseaux

Associations-nous!

VIE ASSOCIATIVE • Le campus de l'Unil est l'hôte d'une quantité étonnante d'associations, toutes différentes et exceptionnelles dans leur genre. En voici cinq qui détonnent par leurs actions et reflètent la richesse de possibilités qu'offre la vie associative lausannoise.

NUL

L'association *NUL* semble en bouillonnement constant. Les *Nouvelles Universitaires Lausannoises* passionnent parce qu'elles sont fraîches: le collectif fait preuve d'une réactivité maîtrisée, plongeant ses abonnés·e·s dans l'actualité du campus en direct. Par l'élaboration de petites nouvelles en format vidéo, le compte Facebook de *NUL* est une source riche d'informations diverses sur les aspects les plus passionnants de l'université. Leur contenu est non seulement vaste, mais aussi de qualité. •



La vie universitaire, c'est chouette, mais avec des associations variées en prime, c'est encore mieux. Ces dernières foisonnent sur le campus de l'Unil; certaines disposent de beaucoup de visibilité, d'autres moins. Dans ce doux mélange culturel, humanitaire et artistique, chacun·e peut trouver chaussure à son pied. Les associations plus discrètes peuvent tout autant être des lieux de rencontre riches en découvertes, en voici donc un petit échantillon. •

Sacha Toupance

LaMoViDa

Tous les mardis, de 15 à 18 heures, un marché de produits frais issus de productions locales s'installe sur le campus, devant la Grange de Dorigny. C'est l'association *LaMoViDa* qui s'en charge et se présente comme un laboratoire de modes de vie durables et alternatifs, défendant une écologie active. En plus de ce marché, ils·elles tentent sans cesse d'innover et d'expérimenter au travers de vastes projets concrets. •



Maîtres de la Caverne

L'association des *Maîtres de la Caverne* accompagne tout·e étudiant·e souhaitant obtenir une aide pour mener à bien un projet artistique qu'il aurait entamé en lien avec son parcours académique. Par l'organisation d'ateliers avec des professionnel·le·s du monde artistique ou par ses réunions mensuelles – appelées banquets et ouvertes à tout·e étudiant·e intéressé·e ainsi qu'aux collaborateur·trice·s de l'Université –, l'association propose une plateforme de partage et se veut être un lieu d'inspiration pour promouvoir la création artistique estudiantine. •



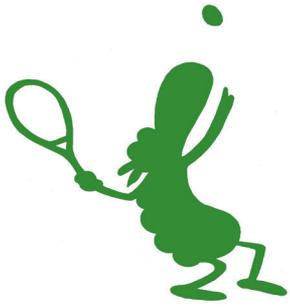
Groupe Regards Critiques

Tous les jeudis à 17h15 à Géopolis, le *Groupe Regards Critiques* se réunit pour faire ce qu'il y a de mieux: débattre. Les thématiques abordées sont sociales, politiques ou économiques. Sous forme de conférences-débats, de grandes conversations collectives ou de discussions sur des textes étudiés pour l'occasion, cet espace réflexif permet à tout·e un·e chacun·e de développer son esprit et son regard critique, ainsi que de s'engager pour défendre ses opinions. •

Terre des hommes

L'association suisse *Terre des hommes*, qui intervient à l'échelle internationale pour l'aide aux enfants, est représentée au sein de l'Université par un groupe de bénévoles ouvert à tou·te·s. Par l'organisation de nombreuses conférences, la présence d'invité·e·s captivant·e·s et la mise en place de ventes pour lever des fonds, l'association vise à sensibiliser le public aux problématiques rencontrées par les enfants du monde. •





Plan à trois

Sportifiant

Powered by plants

A 83 ans, Ruth Heidrich souhaite montrer qu'il est tout à fait possible de combiner alimentation végétalienne et sport de haut niveau.

En 1982, Ruth Heidrich, 47 ans, apprend qu'elle est atteinte d'un cancer du sein. Incompréhension totale pour elle qui pensait être en bonne santé. Grande sportive, multi-marathonnienne et persuadée d'avoir la meilleure alimentation possible suite à ses études de nutrition, Ruth Heidrich est très surprise par le diagnostic de son cancer du sein de stade 4. A ce moment-là, une autre solution que la chimiothérapie n'est ni raisonnable ni envisageable. Mais la découverte des recherches du docteur John McDougall sur l'alimentation végétalienne et sa rencontre avec ce dernier la convainc de renoncer à la chimiothérapie et de changer de régime. Au vu de la vitesse à laquelle tous ses maux disparaissent, il ne lui en faut pas plus pour être persuadée des bienfaits de cette alimentation. Les résultats sont frappants: non seulement Ruth Heidrich guérit, mais elle se sent également plus en forme: sa course devient plus rapide, et à ses performances sportives se rajoutent le vélo et la natation, avec bien plus d'énergie qu'elle ne l'a jamais expérimenté. Si bien qu'exactement deux ans plus tard, elle passe la ligne d'arrivée de l'Ironman d'Hawaii – version XXL du triathlon – en devenant la première végane à en compléter un. S'ensuit toute une série de records et six autres Ironman, 900 trophées, 8 médailles d'or aux U.S. Senior Olympics et 67 marathons – pour ne citer que cela. Avec trois livres sur son expérience à son actif, Ruth Heidrich a aujourd'hui 83 ans, et pratique en moyenne deux à trois heures de sport par jour, mixant course, natation, vélo et renforcement musculaire. Rares sont celles et ceux faisant preuve d'une telle énergie à son âge! Elle n'est pas la seule sportive à avoir changé son alimentation: les athlètes véganes, comme les sœurs Williams, Lewis Hamilton ou le basketteur Kyrie Irving, sont de plus en plus nombreux à prouver qu'il est possible d'être au top de sa forme sans protéines animales.

COMPÉTITION • Le triathlon combine trois sports pratiqués dans cet ordre: la nage, le vélo et la course à pied. La Suisse se prêtant à merveille à la pratique de ce sport, Lausanne sera la ville hôte de la finale des séries mondiales en août 2019.

Pourquoi se contenter d'un seul sport quand on peut en pratiquer plusieurs en une seule compétition? Le triathlon est composé de trois disciplines: la natation, le vélo et la course à pied. L'enchaînement se fait toujours dans cet ordre-là, mais les distances peuvent varier. Pour un triathlon XS – le plus petit –, les triathlètes nagent 400 m, font du vélo pendant 10 km et en courent 2.5. A l'opposé, un Ironman – le triathlon le plus grand – est composé de 3.8 km de nage, 180 km de vélo et d'un marathon – soit 42.195 km. Les temps de course varient ainsi entre une quarantaine de minutes et plus d'une dizaine d'heures.



Nicola Spirig lors du triathlon de Lausanne, en 2018.

One, two, tri, partez!

Bien que les trois sports soient pratiqués séparément par une large partie de la population depuis longtemps, le triathlon a fait son entrée sur piste assez récemment. C'est aux Etats-Unis, en 1974, qu'il est officiellement créé. Quatre années plus tard, une quinzaine de sportif-ve-s de l'extrême participent au premier Ironman à Hawaii. Aujourd'hui, ce sont plus de 2'500 personnes qui se tiennent sur la ligne de départ de cette course désormais mythique. En 1994, le triathlon est officiellement accepté comme sport olympique, avec les distances de 1.5 km de natation, 40 km de cyclisme et 10 km de course à pied. La première compétition se déroule à Sydney en 2000. Cette année-là, la Suisse remporte une médaille d'or et de bronze sur la course féminine. En 2012, à Londres, la Suissesse Nicola Spirig se dispute la médaille d'or avec la Norvégienne Lisa Norden; elles franchissent la ligne d'arrivée au même moment, après exactement 1 h 58'46" de course, et doivent être départagées à l'aide de la photo-finish. La Suisse, ex aequo avec la Grande-Bretagne, est le pays à avoir remporté le plus de médailles olympiques – soit 5 – dans cette discipline.

Diversité des pratiques

A l'origine, ce sport représente une véritable épreuve de dépassement de soi. C'est le défi par excellence des sportif-ve-s solitaire-s. Mais depuis peu, et pour la première fois en 2020 aux Jeux Olympiques de Tokyo, les athlètes ont la possibilité de participer à une course en relais mixte par équipes. L'épreuve réunit quatre athlètes: deux hommes et deux femmes, effectuant chacun-e un triathlon XS – 300 m de natation, 8 km de vélo, 2 km de course à pied – en relais. Pour l'Ironman, le record féminin, détenu par la Suissesse Daniela Ryf, est de 8 h 26', contre 7 h 52' pour l'Allemand Patrick Lange. Malgré ces différences de temps, contrairement à d'autres sports, l'égalité entre hommes et femmes est respectée: Léonie Périault, triathlète française professionnelle et championne de France, d'Europe et du monde en relais mixte en 2018, se réjouit du fait qu'il y ait une égalité des sexes, déclarant que «les primes sont égales».

Les séries mondiales

Concernant les championnats mondiaux de triathlon, les premiers se sont déroulés en 1989. Le titre de champion-ne du monde est alors

attribué au-à la vainqueur-euse d'une unique course. Mais depuis 2008, les sportif-ve-s professionnel-les prennent part à une série de sept à dix épreuves au format olympique tout au long de la saison et le-la gagnant-e est désigné-e à l'aide d'un système de points. Avant cette année-là, Lausanne avait déjà accueilli deux fois la finale des championnats du monde. Depuis lors, la ville reçoit chaque année une étape des séries. Cette fois-ci, c'est la grande finale des séries mondiales de triathlon qui se déroulera le week-end du 29 août au 1^{er} septembre dans la cité lausannoise. Léonie Périault se réjouit de cette course, car «elle est proche de la France, où j'ai ma famille et des amis qui pourront venir me voir pour la première fois sur une finale mondiale; à condition que je sois sélectionnée!» Elle ajoute: «Je ne suis encore jamais allée en Suisse, mais les paysages ont l'air d'être somptueux.» Effectivement, ce pays montagneux, avec ses lacs, se prête à merveille à la pratique du triathlon: un Ironman est même organisé à Zurich le 21 juillet de cette année. De quoi réjouir les adeptes du sport sous ses multiples formes.

Carmen Lonfat

Lou Malika Derder

S'affamer pour briller?

EXCELLENCE • Véritable panacée lorsque pratiqué à bon escient, le sport est synonyme de plaisir, de santé mais aussi de performance. A la quête de cette dernière, certain-e-s athlètes partent en guerre contre les kilos. L'enfer est-il dans l'assiette?

Qui n'a jamais entendu parler d'anorexie, de boulimie ou encore d'hyperphagie? Ce sont les plus connus des troubles du comportement alimentaires (TCA), pathologies dont 3,5% de la population suisse souffrent au moins une fois dans leur vie. Si le grand public en est depuis plusieurs années averti, l'existence de ces troubles dans le milieu sportif reste taboue.

Pratiques à risques

Qu'il s'agisse d'une alimentation saine, rigide ou obsessive, d'un comportement aux allures d'anorexie – auquel peuvent s'ajouter aménorrhée et risques d'ostéoporose précoce – ou du rapport au sport et à ses résultats physiquement palpables prenant la tournure d'une conduite addictive, le spectre des troubles du comportement alimentaires n'est jamais loin. Ainsi, l'anorexie athlétique (type d'anorexie spécifique aux athlètes), la triade de l'athlète (troubles du comportement alimentaire, aménorrhée et faible masse osseuse), l'orthorexie (recherche obsessive d'une alimentation saine) ou encore la bigorexie (dépendance au sport) sont le plus souvent l'apanage de sportif-ive-s dont la relation à la nourriture et à l'image de soi est conflictuelle. Les exigences propres à certaines disciplines poussent à l'apparition de TCA chez certain-e-s athlètes. Dans des sports où la composante esthétique se révèle très importante, la course à la minceur peut devenir effrénée. Dans d'autres pratiques, c'est le maintien d'un poids faible qui est recherché, puisque l'efficacité grandit à mesure que le corps s'amincit. Les sports d'endurance ainsi que les pratiques nécessitant des qualités antigravitationnelles en sont de bons exemples. Les sports à contrainte de poids ne sont pas en reste, puisque les athlètes ne peuvent concourir que si celui-ci est respecté.

Plus fort, plus maigre

Boxeuse de muay-thaï depuis près de treize ans, Alice* en sait quelque chose. Dans ce sport de combat, le-la combattant-e a tout avantage à se situer dans la limite supérieure de sa catégorie de poids. Consciente de cela, Alice* décide de glisser dans la classe inférieure à la sienne. Elle plonge alors à corps perdu dans l'orthorexie: «Mon



rapport à l'alimentation a viré à l'obsession, j'étais dévorée par le besoin de m'alimenter sainement, parfaitement. A la fin, je ne mangeais plus aucun glucides car je tenais toutes les sources de sucre en horreur.»

«J'étais dévorée par le besoin de m'alimenter sainement, parfaitement»

A sa diète draconienne, elle conjugue des séances renforcées: «J'ai augmenté drastiquement mon volume d'entraînement et au début, c'était super: je boxais mieux, plus vite, je n'étais jamais fatiguée. Les résultats suivaient, moi j'étais toujours plus euphorique, je combattais toujours plus fort; mon coach était ravi.» Mais au bout de quelques mois à suivre ce régime, la tendance s'inverse: «J'avais non seulement perdu plus de poids que prévu, mais aussi toute ma puissance et ma rapidité. J'ai bien tenté de renverser la vapeur mais j'étais enlisée dans cette manière de faire. J'ai dû arrêter l'entraînement le temps de reprendre du poil de la bête, tant au niveau physique que psychologique, en étant aidée par une psychologue et un nutritionniste.» Pour Denis Hauw, professeur en psychologie

du sport à l'Unil, et Estelle Arber, étudiante en Master en Sciences du mouvement et du sport, la personnalité du-de la sportif-ve joue un rôle clé dans l'apparition ou non d'un dysfonctionnement du comportement alimentaire. Selon eux, des traits de caractère tels que la propension à être perfectionniste à l'extrême, à ressentir facilement du stress et de l'anxiété ainsi qu'à nourrir une faible estime de soi sont des vulnérabilités propices au développement des TCA. Ces caractéristiques se retrouvent en effet simultanément chez certain-e-s athlètes et les patient-e-s souffrant de troubles alimentaires.

La faim justifie les moyens

Bien que le type de sport et les caractéristiques inhérentes à la psyché de l'individu expliquent une partie du problème, tou-te-s les athlètes concerné-e-s ne tombent pas forcément dans la brèche des désordres alimentaires pour autant. Professeur à l'Institut des sciences du sport à l'Unil, Fabien Ohl souligne à juste titre qu'«il ne faut pas isoler les facteurs psychologiques de leur contexte. C'est aussi la culture sportive et sa valorisation excessive qui conduit à penser que l'on peut tout sacrifier pour la performance.» Ancré dans le social, assimilé à la réussite par excellence, le sport justifie pour certain-e-s la nécessité de s'affamer pour gagner. Les troubles alimentaires résultants deviennent ainsi «la conséquence de

l'emprise du sport et de son usage comme une sorte d'aboutissement social», ajoute Fabien Ohl. Attention cependant à ne pas verser dans un discours diabolisant le sport et la compétition, rendant ces derniers les seuls coupables de toutes les dérives gravitationnelles. Sensibiliser l'entourage des sportif-ive-s quant à ces problématiques est essentiel. Cela permet d'offrir aux athlètes un soutien social adéquat afin d'éviter d'assigner les jeunes dans des identités sportives exclusives et leur faire courir des risques de développement de TCA, mais aussi de désengagement scolaire ou d'isolement social», insiste Fabien Ohl.

Offrir aux athlètes un soutien social adéquat

Lorsque l'emprise des injonctions sociales devient trop forte, en prendre conscience permet de les mettre à l'épreuve et de décider si le sport doit rimer avec une vision de la performance à risque pour sa santé. •

*Prénom d'emprunt

Etre ou ne pas être...

Unique en Suisse, le Lausanne Shakespeare Festival rend hommage, pendant trois jours, aux œuvres de ce grand poète, dramaturge et écrivain de culture anglaise! L'évènement, qui prend place au Théâtre de la Grange de Dorigny – sur le campus de l'Université de Lausanne –, se déroulera en journée comme en soirée. Passionné·e·s ou curieux·euses, venez assister à des pièces de théâtre, ainsi qu'à divers ateliers alliant musique, théâtre de rue et autres performances expérimentales, dans le cadre d'un festival plein de créativité et de réflexivité!

Lausanne Shakespeare Festival, Théâtre de la Grange de Dorigny, Unil, du 24 au 26 mai.

Vanessa Cimmorelli



Une Terre équilibrée

Pour sa 15^e édition, le Festival de la Terre s'interroge sur la notion d'équilibre, qui se situe au cœur des enjeux de nos sociétés en transition. De l'habitat léger/durable au zéro déchet, en passant par l'effondrement, la permaculture, les soins thérapeutiques, la danse, la création ou encore la musique, une multitude d'activités seront proposées aux festivaliers en lien avec cette thématique. Une manière de se questionner et d'apprendre, tout en s'amusant!

Festival de la Terre, Parc de Montbenon, Lausanne, du 14 au 16 juin.

Improviser ton été!

L'été rime avec festivals, mais il n'est pas question simplement de musique... L'impro se dore également au soleil! Pour sa 10^e édition, le Shiiink revient avec la Compagnie du Cachot et L'Echandole, prête à vous faire vivre un moment inoubliable ponctué de joie, de rire et d'émotions! Au menu: spectacle monumental où les spectateur·trice·s peuvent déambuler gratuitement, invité·e·s dignes de l'ampleur de l'évènement ou encore *birthday party* de folie avec gâteau, DJ's et confettis. Ne manquez pas l'évènement!

Shiiink! 10^e Festival d'Impro, Théâtre de l'Echandole, Yverdon-les-Bains, du 23 au 26 mai.

Sun, dance & music

Une envie de danser et de profiter de la vie? Le Caribana inaugure la belle saison, celle du soleil et des chansons. Aux premiers jours de l'été, on oublie les soucis et on se rend dans ce lieu d'enchantement. Les trois scènes du festival accueillent des artistes internationaux, mais également des talents locaux. Cette année, le Caribana donne notamment rendez-vous à Franz Ferdinand, Nekfeu, Vald, Boulevard des Airs, Caravane Palace, Kodaline ou encore Robin Schulz!

Caribana Festival, Crans-près-Céligny, Nyon, du 5 au 10 juin.



Festival de poésie

Lauslam, c'est festival de slam le plus important de Suisse romande, qui a lieu en plein cœur de Lausanne. De la poésie performée par des artistes suisses et étrangers, dans une ambiance conviviale et décontractée! Au programme: des scènes libres, des ateliers, des spectacles, un tournoi junior et le fameux tournoi «Par Mots et Par Vaud» qui verra s'affronter des équipes de poètes venus de toute la Suisse et d'ailleurs. Alors, ne ratez pas ce rendez-vous aussi poétique que sympathique!

Lauslam, Festival de Slam, Casino de Montbenon, Lausanne, du 24 au 26 mai.

Et aussi...

Exposition «Vidy-Rivage», Théâtre de Vidy, Lausanne, du 8 mai au 16 juin.

Concert «Opéra à bord», Théâtre de Cossonay, Cossonay-Ville, du 16 au 26 mai.

Anniversaire de la cheffe Culture, le 19 mai.

La Nuit de la lecture, La Datcha, Lausanne, du 22 au 23 mai.

Blues Rules Crissier Festival, Château de Crissier, du 24 au 26 mai.

Spectacle musical «Bourvil c'était bien!», Casino Théâtre, Rolle, du 24 au 26 mai.

Spectacle de Yann Marguet «Exister, définition», du 28 mai au 6 décembre.

Chocolate Festival, Pyramides de Vidy, Lausanne, le 1^e ewt le 2 juin.

Anniversaire de Juju, le 14 juin. <3

Anniversaire de Comrade Boshy, le 6 juillet.

Montreux Jazz Festival, Montreux, du 28 juin au 13 juillet.

Rock Oz'Arènes, Arènes romaines d'Avenches, du 14 au 18 août.

30^e Semaine internationale de piano et musique de chambre, Église de La Chiésaz, Saint-Légier-La Chiésaz, du 17 au 24 août.

Numerik Games Festival, Maison d'ailleurs, Yverdon-les-Bains, du 30 août au 1^{er} septembre.

Avenches Tattoo, les Arènes, Avenches, du 5 au 9 septembre.

Anniversaire de Suzy, 18 août.



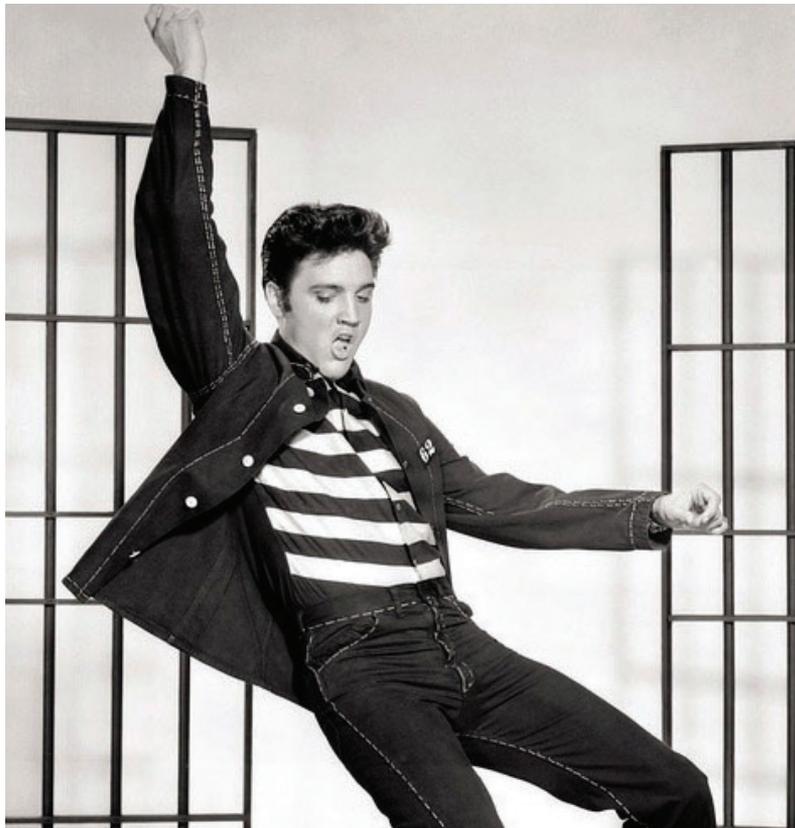
Rock'n' Revolution

HISTORIQUE • Il fut un temps où le rock'n'roll était considéré comme une musique controversée. Surprendre son enfant avec un 33 tours de Presley revenait à le trouver main dans la main avec un démon. Presque septante ans plus tard, le genre s'est démocratisé, sans perdre son âme. Retour sur l'histoire d'un genre qui a révolutionné la musique.

Le point de départ du rock est sans conteste marqué par Elvis Presley au milieu des années 1950. S'il n'a pas inventé le *rockabilly* à lui tout seul, c'est bien lui qui l'a popularisé. Avec son fameux déhanché provocateur, il a rendu tout le monde hystérique, que ce soit ses fans ou les opposant·e·s à sa musique. Ses mouvements de danse jugés obscènes à cause de leur caractère sexuel ont fait d'Elvis non seulement un artiste provocateur, mais aussi innovateur. Il y avait, certes, déjà le blues, le R'n'B ou le jazz, musiques dont s'inspire le rock, mais avant les *fifties* le rock en tant que tel n'existait tout simplement pas. Et on le sait, l'humain a tendance à avoir peur de ce qu'il ne connaît pas.

Les parents sont inquiets de voir leurs enfants partir aux concerts

En France, l'équivalent d'Elvis est, à partir de 1960, Johnny Hallyday. L'idole des jeunes, qui créait une émeute lors de ses moindres déplacements, a été le lien entre la France et les États-Unis, en important et en imposant le rock'n'roll dans l'Hexagone. Puis, les années 1960 sont marquées par la formation de deux groupes légendaires au Royaume-Uni: The Beatles et The Rolling Stones. Les premiers n'ont eu qu'une dizaine d'années de carrière, mais leur palmarès impressionnant reste presque inégalé. Pour ne donner que quelques chiffres, les Beatles représentent environ un milliard d'albums vendus à travers le monde ou encore 174 semaines à la première place des ventes au Royaume-Uni. Pas étonnant qu'on parle alors de *Beatlemania* dès 1963. Autre ambiance chez les Stones. Ici, pas de jeunes hommes tirés à quatre épingles et bien coiffés. On étiquette le groupe de «mauvais garçons qui prennent des drogues» et les parents sont inquiets de voir leurs enfants partir à leurs concerts. Aujourd'hui, le groupe à la langue rouge se trémousse encore sur



scène. Une preuve que la devise «sex, drugs & rock'n'roll» est le secret de la longévité?

Boue légendaire

En 1969, c'est l'arrivée de Woodstock. Encore aujourd'hui, il s'agit très certainement du festival le plus connu à travers le monde. Ce «petit» festival dans l'État de New York ne devait accueillir que 50'000 personnes durant trois jours. C'est finalement près de dix fois plus de monde qui s'est rassemblé sur une durée de quatre jours.

Woodstock, le plus célèbre festival à travers le monde

Quand on pense à Woodstock, on s'imagine bien sûr la drogue, l'amour, la désinvolture, l'esprit de communauté. En somme, un univers de

petites fleurs et de LSD où tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais c'est surtout la programmation incroyable qui lui vaut son succès: Joan Baez, Santana, The Who, Jimi Hendrix, Johnny Winter, Joe Cocker, Janis Joplin et tant d'autres. Il est rare aujourd'hui de voir autant de légendes réunies à un même endroit. Programmation et ambiance ont fait de cet événement un mythe. Le slogan du festival annonçait trois jours de paix et de musique, on y ajoutera pluie et embouteillages. Cela en plus de la joie des festivaliers d'être ensemble et d'apprécier les concerts donnés sur une toute petite scène, sans artifices, malgré les torrents de boue. Malheureusement, le festival n'a pas connu d'autres éditions par la suite, notamment pour cause budgétaire. Toutefois, pour fêter les cinquante ans de Woodstock, l'association suisse The Wall – regroupant professionnels et amateurs, jeunes et

à moins jeunes – s'est lancé le défi de faire revivre le célèbre festival du 15 au 17 août à La Chaux/Cossonay. En effet, dans le cadre de cet événement seront repris les plus fameux morceaux joués à Woodstock en 1969.

Swiss'n'roll

D'ailleurs, la Suisse est-elle rock'n'roll? Les contrées helvétiques ont aussi leur lot de légendes: Krokus, les Young Gods ou encore Gotthard sont les piliers de la scène rock. Selon Damien Schmocker, activiste culturel à l'Usine depuis 1989, «la Suisse a une culture avant-gardiste dans les musiques expérimentales et électroniques. Pour le rock, nous nous sommes calqués sur nos voisins germaniques et anglophones. On a une richesse de projets qui n'a rien à envier aux grosses *majors*». Pourtant, pour Chrigel Glanzmann, chanteur du groupe Eluveitie, ce potentiel n'est que sous exploité: «Les Suisses ont la mauvaise manie de penser que parce qu'un groupe est suisse, il n'est pas bon.»

La Suisse a aussi son lot de légendes

Un constat plutôt alarmant. Alors, quel avenir pour l'histoire du rock? Après la mode des groupes qui détruisent leurs chambres d'hôtel et le stéréotype de la musique démoniaque, le rock semble être remonté dans l'estime de l'opinion publique et avoir un très long avenir devant soi. Sur ce point, Damien Schmocker est optimiste: «Les jeunes redécouvrent le post-punk, les hipsters s'affichent folk et rock'n'roll, les logos de grands groupes se trouvent dans toutes les grandes surfaces pour habiller les progénitures des rockeurs, Alice Cooper ou Iggy Pop ne sont pas encore morts... Le rock est tranquille encore pour un moment. Et puis, ça fait quand même plus d'un demi-siècle qu'on crie le slogan 'le rock est mort, vive le rock!'» •

Pour rire bio, consommez local!

HUMOUR ROMAND • L'argent, l'armée, la politique, les Français-e-s ou encore les Suisses allemand-e-s, tant de sujets aussi sensibles que sarcastiques, qui rendent l'humour romand presque sans limite. Voici une sélection des perles de notre région.

Parce qu'ils-elles abordent avec une autodérision assumée des sujets de notre vie quotidienne, les humoristes suisses romand-e-s font rire depuis des années. Les plus connus sont certainement Vincent Veillon et Vincent Kucholl. Avec leurs célèbres émissions *120 secondes*, *26 minutes* et *120 minutes*, les deux Vincent cumulent les personnages caricaturés, allant du toxicomane de la Riponne au membre du comité central de l'UDC, Jason Zwyygart.

Les humoristes font preuve d'autodérision

Les sketches de quelques minutes prennent toujours la forme d'une

interview dans laquelle Vincent Kucholl, déguisé, joue l'invité interviewé par Vincent Veillon. L'armée suisse est souvent la cible d'un sarcasme piquant, comme quand le lieutenant-colonel Karl-Heinz Inäbnit explique que si la surveillance aérienne de la Suisse n'est effective qu'aux heures du bureau, c'est parce que le matin il faut «sortir les avions du garage avant de faire "pschit pschit" sur les vitres» après avoir «regardé sur le *computer* si on a reçu des emails de déclaration de guerre» et qu'à midi il y a «la pause pour le "lunch"».

De tcheu c'qu'on se marre

De son côté, Yoann Provenzano, Veveysan de 27 ans, est connu sur Facebook et Instagram pour ses

sketchs de courte durée sur la région lémanique. On y trouve *La Casa de Papet*, parodie de la série presque homonyme, où se sont réunis «les topios de toute la Suisse», ou encore la musique *Helvedream – Rentrez moins vite à la maison*, dans laquelle bien que fier de la *Nati*, il l'encourage à jouer mieux. Quant à Marie-Thérèse Porchet, incarnée par Joseph Gorgoni, elle fait rire la Suisse romande depuis plus de vingt-cinq ans avec ses sketches dans lesquels elle raconte ses nombreuses anecdotes. Femme de 50 ans habitant Gland, dans le canton de Vaud, elle raconte notamment sa peur des «Bourbines», les habitants de la partie *Schwyzerdütsch* de la Suisse, avant d'annoncer qu'elle va épouser l'un d'entre eux, Rudi. Enfin, Yann Marguet est notamment connu

pour son émission radio *Les Orties*. Dans son épisode sur les Français-e-s, il explique que les «Frouzes» et les Valaisan-ne-s, ça revient au même puisque c'est «un mélange entre des Ch'tis bourrés et des indépendantistes corses». Dans une autre vidéo, l'humoriste rappelle entre autres qu'être suisse, c'est «attendre le vert avant de traverser alors qu'il n'y a pas un conard à un kilomètre à la ronde». Mais parce qu'être Suisse c'est aussi être féministe, il est important de souligner le manque de représentation féminine dans la profession. On peut par exemple citer Marina Rollman, une humoriste genevoise, qui toutefois ne se cantonne pas aux sujets helvétiques. •

Sacha Schlumpf

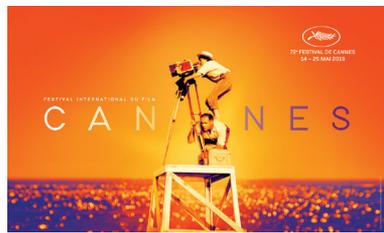
Une artiste à multiples facettes

HOMMAGE • Agnès Varda, la seule femme de la Nouvelle Vague, était une audacieuse combattante pour la liberté. Ses nombreuses productions artistiques, qu'il s'agisse de films, de photos ou de sculptures, témoignent de son engagement et de sa passion.

Adolescente, Agnès Varda affirme déjà sa forte personnalité en prenant la liberté de changer son prénom d'Arlette en celui d'Agnès. A la même période, elle fugue pendant deux mois en Corse. Androgyne, elle vit avec les marins-pêcheurs en jeans et t-shirt. Bien plus qu'une crise d'adolescence, c'est le ton de sa vie qui est donné. En effet, Agnès est ambitieuse et sa vie sera un combat pour la liberté. D'abord photographe, elle étudie aux Beaux-Arts de Paris et se forme aux cours du soir de la rue Vaugirard. Jean Vilar, le directeur du Festival d'Avignon et du Théâtre national populaire, l'engage pour couvrir les deux événements. A 23 ans, elle achète une petite maison délabrée où elle installe son studio de photographie pour y développer et tirer elle-même ses clichés.

Une révolutionnaire

L'effervescence des années 1960 a permis à Agnès Varda de s'engager politiquement à travers ses



documentaires et reportages photo. Elle affirme: «Je n'ai jamais eu de problème d'inspiration. Dès que je n'avais pas d'idée, je descendais dans la rue, j'allais vers les autres. Pour découvrir le monde, il faut sortir de chez soi.» Varda s'est beaucoup promenée, en commençant par la Chine, où elle photographie le pays encore préservé de l'influence occidentale. Ensuite à Cuba, au cœur de la révolution castriste, juste après l'arrivée de Fidel Castro. Ses témoignages photographiques sont aujourd'hui d'excellentes archives. Agnès s'engage également sur d'autres fronts: elle manifeste contre la guerre du Vietnam, fait partie des «343 Salopes» du manifeste pour

le droit à l'avortement en 1971, tourne un film sur les hippies intitulé *Lions Love* (1970) et un documentaire consacré aux Black Panthers.

Une cinéaste

A 26 ans, la jeune femme décide de se tourner vers le cinéma: «J'avais le désir d'expérimenter le mouvement. J'en avais assez des beaux cadres muets de la photographie.» Elle réalise alors son premier film, le long métrage *La Pointe Courte* (1954). Seule femme de la Nouvelle Vague – mouvement du cinéma français incarné notamment par Godard –, Varda se fiche d'être entourée uniquement d'hommes, elle veut simplement faire des films. Elle s'impose alors comme une figure emblématique de ce mouvement, notamment grâce à ses chefs d'œuvre: *Cléo de 5 à 7* (1961) et *Le Bonheur* (1965). Ne se contentant jamais de ce qu'elle a, Varda explore constamment de nouvelles techniques et crée des œuvres d'art insolites

grâce à différents médiums. En 2017, elle accompagne le photographe JR dans toute la France pour le tournage de *Visages Villages*. D'autre part, elle sculpte et photographie des pommes de terre, enregistre des témoignages de veuves et construit des cabanes faites d'anciennes bobines de ses films. Malgré la maladie, elle reste active jusqu'à sa mort, en mars 2019. Elle a déclaré: «J'ai eu une vie heureuse, sans traumatisme. Les bombes ne sont pas tombées sur moi. C'est le bonheur qui m'a fait agir.» Un mois plus tôt, elle recevait le prix de la Caméra de la Berlinale. Au festival, un documentaire autobiographique revenant sur toute sa carrière était diffusé en avant-première: *Varda par Agnès*. Le Cinéma lui rend hommage; toutes et tous saluent son travail; même l'affiche du festival de Cannes de cette année illustre la belle dame Agnès Varda. •

Carmen Lonfat

Mieux que le Paléo

INSOLITE • Coachella, Dour, Sziget,... les festivals musicaux foisonnent et il est parfois difficile de faire son choix. Mais pour sortir des sentiers battus, L'auditoire a décidé de faire un petit tour du monde des festivals surprenants où on n'envisage pas assez d'aller. De quoi remplir toute une année d'expériences improbables.

Danser en plein soleil au milieu d'une foule en délire qui s'asperge de bière, c'est sympa, mais c'est déjà vu et revu. Pour casser un peu la monotonie des festivals d'été, pourquoi ne pas tenter de nouvelles expériences incongrues? Parce que brûler un drakkar et se tartiner de boue, c'est quand même franchement plus marrant que d'écouter Lana Del Rey au milieu d'une prairie.

Judith Marchal

Orange is the New Black

Si Ed Sheeran, Bree Van de Kamp ou encore Tormund ont contribué à faire grimper leur cote de popularité ces dernières années, les cheveux roux demeurent encore trop souvent victimes de moqueries. Et c'est pour cela que le Roodharigendag existe! Chaque année, la ville de Breda aux Pays-Bas voit débarquer plus de 5'000 roux-ses originaires de plus de 80 pays. Si des festivals similaires ont émergé en Irlande ou aux Etats-Unis, il reste le plus grand rassemblement de ce type. Qu'on se rassure, il n'est pas obligé de détenir une crinière orange pour y participer. Ouf. •



Même pas mort

Tous les 29 juillet, le retour à la vie est célébré dans le village espagnol de Las Nieves. Toutes les personnes ayant vécu une expérience de mort imminente – une réanimation après un état de mort clinique, par exemple – sont alors mises à l'honneur. Une fois arrivées au village, elles se dirigent à l'église de Santa Marta de Ribarteme... transportées dans un cercueil. De quoi s'habituer à sa dernière demeure, au cas où la faucheuse déciderait de terminer le travail. Attention, *spoiler*: Jon Snow aurait prévu d'y faire un tour cette année. •



Bouuuuh!

Chaque année, c'est pareil. On se rend à Paléo rempli-e d'espoir, mais il finit systématiquement par pleuvoir. Et là, c'est la sueur froide. Le retour de cette petite angoisse qui poursuit l'ensemble des festivalier-e-s à l'idée d'être la victime la fameuse glissade dans la boue. Mais pas de panique! La ville de Boryeong, en Corée du Sud, a trouvé solution pour pallier à ce problème. Depuis 1998, elle organise en effet la Fête de la boue fin juillet. L'objectif? Promouvoir la production de cette boue cosmétique naturelle, riche en minéraux bénéfiques pour la peau. Comme le savon y est interdit, il est conseillé de rentrer dans des transports séparés à la fin de la semaine. •

A la rencontre de Ragnar Lodbrok

Ah les Vikings! Leurs peaux de bêtes, leurs massacres sanglants et leurs drakkars (bateau viking) à tête de monstres; une époque qui fait rêver. Pour retrouver cette douce ambiance, rendez-vous au Up Helly Aa Festival de Lerwick, en Ecosse. Se déroulant chaque dernier mardi de janvier, cette fête reproduit de nombreuses traditions vikings tandis qu'un Jarl – chef viking – règne sur les festivités. Une fois la nuit tombée, un drakkar est traîné à travers la ville durant une procession éclairées par des flambeaux. Ce dernier est finalement brûlé au son de chants traditionnels entonnés sous l'effet de fortes boissons. Skol! •



Métal à l'eau

En 2011 naît en mer une idée plutôt inattendue: celle de mêler croisière au soleil et concerts de *heavy metal*. Le festival 70'000 Tons of Metal accueille ainsi chaque année au mois de janvier plus de 60 groupes internationaux et quelques 3'000 festivalier-e-s aux cheveux longs pour une balade de cinq jours dans les Caraïbes. Bah oui, c'est pas parce qu'on est fan de Korn qu'on est obligé-e de rester cloîtré-e dans une cave obscure en hurlant *Shut up*. Il faut sortir des clichés à un moment donné. •

L'habit fait le moine

Le Musée Historique de Lausanne présente l'exposition «Silhouette, le corps mis en forme».

Claude-Alain Künzli, commissaire de l'exposition «Silhouette, le corps mis en forme», nous révèle au travers de celle-ci l'histoire ainsi que les divers usages de nos vêtements. Déclinés sous toutes leurs coutures, préparez-vous à une balade vestimentaire à travers le temps. Si en premier lieu l'habit servait à nous protéger des intempéries et endossait une fonction sociale et identitaire, c'est à partir du Moyen Age et de la mode du XVII^e qu'il prend une toute autre tournure. Grâce à lui, nous pouvons modeler notre corps: corsets, faux-culs, augmentation ou réduction des hanches pour les femmes, et gilets, redingotes ou culottes pour les hommes. Tout au long de la visite, nous pouvons observer l'évolution du vêtement dans les siècles, et la relation que celui-ci a entretenue avec notre silhouette. Indispensable à notre vie quotidienne, il évolue avec elle; nos habits ne sont plus uniquement esthétiques mais également pratiques. Des comparaisons entre les leggings actuels et les robes-panier aident à nous immerger dans



l'exposition. Le voyage prend fin avec la présentation de créations vestimentaires contemporaines lausannoises et un reportage photographique signé Christiane Nill au sujet du *streetwear* lausannois. L'exposition est ouverte à toutes et tous, petit.e.s et grand.e.s, et le musée propose diverses activités comme une visite guidée ou un moment détente au jardin-buvette. Malheureusement, toute bonne chose ayant une fin, les activités se termineront le 29 septembre, en même temps que l'exposition. •

Noemie Villani

Au fil des œuvres: Dessine-moi une licorne

La licorne est synonyme de fantaisie. Peuplant nos forêts imaginaires, elle surgit partout: histoire, médecine, art... Le mot est né il y a 2'500 ans. Depuis, l'animal fantastique a été investi d'une symbolique changeante et souvent paradoxale.

Avez-vous vu une licorne? Michel Pastoureau et Elisabeth Delahaye l'ont cherchée et situent sa naissance dans la tradition écrite vers la fin du V^e siècle avant notre ère. Ce serait Ctésias, médecin grec, qui mentionnerait le terme *monokeros* afin de rapporter l'éventuelle existence de l'animal aperçu en Inde. Il existe cependant des illustrations plus anciennes, notamment dans les grottes de Lascaux en Dordogne où une créature à une corne trône sur l'une des parois depuis 19'000 ans. Une confusion existe autour de ces images: est-ce un rhinocéros, une chèvre ou un bœuf? La plupart des historien-ne.s s'accordent à dire que ce ne sont que des représentations d'autres animaux. Le Moyen Age a longuement étudié les animaux, et ce au point de produire une grande quantité d'ouvrages dédiés à la zoologie: recueils de fables, encyclopédies et traités de médecine vétérinaire. Tous ces ouvrages forment ce qui s'appelle les «bestiaires», dont le but est de décrire les animaux. Parmi les nombreuses descriptions, la licorne a connu de multiples configurations. Toujours hybride, elle est tantôt un cheval blanc avec une barbiche de bouc, tantôt une petite chèvre avec une queue de taureau, tantôt encore un autre mélange composite et créatif. Les savant.e.s médiévaux-ales trouvaient leur inspiration dans le *Physiologos*, un traité d'histoire naturelle rédigé au II^e siècle par des chrétien-ne.s à Alexandrie. Au Moyen Age, les intellectuels amplifiaient les



descriptions avec les paroles des pères de l'Eglise. Les animaux étaient alors investis d'auras symboliques. Le lion est une figure christique: toujours aux aguets, dormant les yeux ouverts,



comme Dieu. Le porc est celle du pécheur: le nez constamment dans la boue à chercher de la nourriture. Mais qu'en est-il de la licorne? Avec sa corne rectiligne et spiralée, qui pare son front, capable de purifier tout ce qu'elle touche, et la prépondérance de la couleur blanche, elle symbolisait la pureté divine. A la fin du Moyen Age, elle rencontra l'amour profane et figurait soit la conquête de l'amour à travers la chasse à la licorne pour les hommes, soit la vertu à travers la protection et la pureté pour les femmes. Depuis, la licorne ne fascine plus autant. Elle n'est pas pour autant ignorée des artistes. Dans *De l'autre côté du miroir* (1872), suite d'*Alice au pays des merveilles*, Lewis Carroll met en scène Alice assistant à un combat entre un lion et une licorne pour l'accession au trône de l'échiquier – c'est une invitation à la lecture. Elle s'y rend en chantant «The Lion and the Unicorn were fighting for the crown». La licorne participe à l'absurdité volontaire du récit, Lewis s'y amuse à déceler les moindres failles de la langue anglaise. De son côté, Rainer Maria Rilke a écrit un poème *Ein Horn*, dans *Die Sonnette an Orpheus* (1923), qui se nourrit de l'aura mythologique des licornes: «O dieses ist das Tier, das es nicht gibt», «Ô c'est l'animal, qui n'existe pas»: vers d'ouverture à une poésie mystique entre imaginaire et sensualité. Beaucoup en parlent, mais qui l'a vue? •

Maxime Hoffmann

Trouble-fêtes

Rammstein dérange. Diffusé le 28 mars sur YouTube, le clip «Deutschland» a déclenché toutes sortes d'émois.

Un historien allemand accuse le groupe de langue germanique le plus écouté au monde, Rammstein, d'avoir créé une «Leichenschändung» (une profanation de cadavre). Le clip



de «Deutschland» s'est imposé au public comme un appel à la réflexion. De nombreuses personnes ont publié leur labeur, «Sapere Aude» disait Kant. Leur objectif est généralement de décoder les significations véhiculées par la musique, les paroles et les images, ce qui éveille une interrogation: comment considérer ce morceau, la musique est-elle dissociable de l'image? Ou le son est-il devenu le pendant du visuel? Un riff – *ostinato* au nom énergique – en sol min. (Ré phrygien) file le morceau où de puissantes guitares marquent une marche à 120bpm de six minutes. Cette formule est connue et ne s'écoute pas sans évoquer une répétition aliénante, dont ils n'ont pas l'apanage; serait-ce la même répétition que Chaplin à l'usine? Le visuel s'impose comme un objet artistique en soi; il met en scène, entre deux bandes noires très sérieuses, les musiciens à différents moments de l'histoire allemande: la Rome, la Réforme, le Reich, etc. Il réveille des images insupportables, sans légitimer; soigne-t-il une amnésie? Sans parler des échos du vieil hymne chanté sous l'Allemagne 39-45 «Deutschland über alles» qui scandalise tant, «Deutschland» dérange. C'est un florilège de sens insaisissables composé par des trouble-fêtes qui poussent la réflexion dans ses retranchements, parfois jusqu'à l'aporie du jugement: ils encouragent à penser. •

Maxime Hoffmann

Les trois conseils de...

Chaque mois, un membre de l'Université de Lausanne vous fait découvrir trois objets culturels de son choix.

PRINCESSE DANIEL, SUPERSTAR DANS LE COLLECTIF NÉBULEUSE ET ÉTUDIANT INTERDISCIPLINAIRE À L'UNIL.



Maxime Genoud

UN ROMAN

1984 de George Orwell

Peut-être le plus grand classique de ma bibliothèque, mais je pense que tout le monde devrait l'avoir lu. Il est l'un des livres qui m'a le plus choqué émotionnellement, et les questionnements qu'il a suscités continuent de me travailler de nombreuses années après. C'est un livre tellement global que je ne saurais m'étendre plus en restant concis. *Enjoy your reading!*

UN ALBUM

Décroissances de Princesse Daniel

Afin de ne pas avoir à choisir entre plusieurs de mes fétiches (comme pour la référence littéraire), je profite de l'espace ici alloué pour parler de mon premier album *Décroissances* qui sortira le 30 mai prochain en digital. Il s'agit d'une ébauche sincère et tâtonnante en terme de création – laquelle mêle le rap à différentes inspirations confuses. Le contenu tente de laisser le plus de place possible à l'interprétation. Le vernissage aura lieu le 30 mai au Bourg. Bisous.

UNE BOUTIQUE

Basta! à l'Unil/Chauderon

Au lieu de citer tous les livres que j'aurais voulu présenter, il me semble de meilleur goût de rendre hommage à la librairie Basta! – chez qui je me fournis quasi-exclusivement en livres neufs. Leur sélection alternative permet de découvrir de vraies choses, notamment le rayon engagé en rentrant à gauche (dans la boutique Unil). Et ce n'est pas tous les jours qu'une librairie indépendante fête ses 40 ans! Merci à eux-elles. •

A la rencontre de...

Romain Jacques

L'auditoire vous emmène à la rencontre d'artistes de la région et vous fait découvrir des projets culturels créatifs et innovants. Ce mois-ci, nous avons rencontré Romain Jacques, un jeune comédien genevois récemment initié au monde du stand-up.

Peux-tu te présenter?

Je m'appelle Romain Jacques, j'ai 26 ans, originaire de Genève et allergique au gluten! J'ai commencé la scène il y a cinq ans avec l'improvisation théâtrale, j'en ai fait principalement à Genève, mais aussi en France, en Belgique, en Algérie, au Danemark et aux États-Unis. Je participe depuis la saison 2018/2019 au championnat élite d'improvisation Le Bouquet qui se déroule sur Genève. Je suis aussi formateur à l'école Impro Suisse ainsi qu'à la LaituGe (université de Genève). J'ai co-fondé plusieurs troupes comme Impro Bankize, les Un & Dos ou encore Les Tarantino improvisés.

Comment t'es-tu lancé dans le stand-up?

L'idée me trottait dans la tête depuis un petit moment déjà, j'avais déjà pensé écrire quelques sketches et les jouer. Vu que je fais de l'impro depuis plus longtemps, le fait de monter sur scène ne me faisait pas vraiment peur. Finalement, c'est en décembre 2018 que je me suis laissé convaincre par Thibaud Agoston (un humoriste genevois de talent) de tester une scène ouverte. Depuis j'en fais un maximum, que ce soit à Genève ou

ailleurs et je me suis mis comme objectif de jouer mon premier one-man-show pour décembre 2019!

Comment perçois-tu la scène humoristique suisse? Est-ce difficile de se faire une place dans le milieu?

Il y a énormément de gens qui se lancent en ce moment, alors forcément il faut savoir être persévérant pour percer. Mais en même temps on voit plein de nouvelles opportunités se créer, que ce soit des scènes ouvertes ou des plateaux. J'ai pris le parti de commencer à organiser mes propres soirées sur Genève (Open mic de l'Almacén et Codebar Comedy Night) pour me donner plus d'occasions de monter sur scène. Pour résumer, je dirais que la scène suisse est en plein essor actuellement, on voit plein de talents émerger, l'offre et la demande de spectacle augmentent aussi. Beaucoup de monde essaye de se faire une place, il faut apprendre à être patient si on veut réussir à tirer son épingle du jeu!

Quels sont les humoristes/artistes qui t'inspirent le plus?

Assez bizarrement (car je n'ai pas du tout le même type d'humour que lui

sur scène) je dirais Jérémy Ferrari! Son spectacle «Vends deux pièces à Beyrouth» reste le meilleur que j'ai vu. Je suis aussi très fan de Kyan Kojandi, Mr Fraise, Haroun, Fary. Mention spéciale à celui qui m'a fait tester le stand-up, Thibaud Agoston, son spectacle «Un homme moderne» vaut le détour!

Quels sont, selon toi, les trois spectacles immanquables de ces prochains mois?

Seulement trois?! C'est compliqué! (rires) Il y a le Festival Morges-Sous-Rire du 17 au 22 juin, le one-man-show de Bruno Peki au Caustic Comedy Club le 23 mai et le 20 juin, ainsi que l'Open Mic de Lausanne au bar le XIII^e siècle qui a lieu à peu près une fois par mois. Et tant d'autres...

Quels sont tes futurs projets?

J'en ai brièvement parlé, mais je compte jouer mon premier one-man-show pour la fin de l'année. Sinon, continuer à organiser des soirées humour sur Genève, continuer à écrire des sketches et surtout continuer à m'amuser sur scène! Et pour quoi pas ouvrir un théâtre une fois dans un futur très lointain?



Idéalement, où aimerais-tu être dans cinq ans?

Sur scène en train de raconter ma vie! (rires) Idéalement, j'aimerais que la scène soit devenue mon métier à plein temps, que ce soit à travers le stand-up, l'improvisation théâtrale ou le théâtre. •

Retrouvez Romain sur Facebook et Instagram @Romainjacques

Bons baisers d'ailleurs

Chien méchant
méchant



Si l'été semble encore loin pour beaucoup d'entre nous, certain-e-s profitent déjà du bonheur des vacances. Mais pour réchauffer le cœur de la rédaction de *L'auditoire*, ces personnalités ont pensé à envoyer une petite carte postale.

Cimetière de Montparnasse, le 8 mars 2019

Je vois que vous ne lâchez rien. C'est pas trop tôt d'enfin descendre dans les rues pour botter les fesses du patriarcat! Franchement, j'y croyais plus. Alors brandissez les poings le 14 juin, malgré les examens.



*Des bisous,
Simone*

Winterfell, le 17 juillet 1032

Mes cher·ère·s sujets,

Franchement, on se les gèle ici. Jon me gave un peu ces temps, même s'il me tient parfois chaud (qu'il serve au moins à ça). Son demi-frère est vraiment chelou, il arrête pas de fixer les gens depuis les quatre coins du bled. Et sa demi-soeur, je vous en parle pas. Elle me les brise menu, toujours à ramener sa fraise celle-là. Franchement, j'hésite à me barrer sur Drogon. Ah, et n'oubliez pas de ployer le genou svp.

San atthchowmari yeraan (c'est du Dothraki si jamais),

Daenerys du typhon de la Maison Targaryen, première du nom, Reine de Meereen, Reine des Andals, de Rhoynar et des Premiers Hommes, Suzeraine des Sept Couronnes et Protectrice du Royaume, Khaleesi de la Grande Mer Herbeuse, Mère des Dragons, L'Imbrulée

Bornéo, 1^{er} mai 2019

Hello les copains!

Ici, le soleil brille, et l'huile de palme coule à flots. C'est vraiment génial cette histoire de fonte des glaciers, j'ai enfin l'océan juste à côté de ma chambre. Je peux tremper mes pieds dans l'eau directement depuis la fenêtre! Je ne vois pas de quoi se plaindre. En passant, faites gaffe avec tous vos articles d'écolo-bobo-gauchistes: à vue de nez, je dirais que c'est à cause de contenu comme celui-ci que personne ne vous lit. J'dis ça j'dis rien. Allez tchô bonne!

Le PDG de Nestlé

Cancún, le 14 juillet 2019

Coucou la rédac' de *L'auditoire*

Ici, il fait beau et chaud, de quoi parfaire mon teint déjà radieux. Pour venir, j'ai même survolé le merveilleux mur que j'ai fait bâtir. J'en ai eu la larme à l'œil. Oui, parce que moi j'ai le droit de passer la frontière. Allez, je file retrouver mon vieux pote Kim qui m'appelle pour sauter dans les vagues.



*American kisses,
Donald*

La Province, le 14 mars 2019

Chères voisines suisses, chers voisins suisses

Cette année, j'ai décidé d'être écolo et de ne pas prendre l'avion. Pourquoi partir à l'autre bout du monde alors qu'il existe tant de merveilles dans son propre pays? J'ai donc décidé de faire un tour de toutes les régions françaises, pour sortir de ma zone de confort qui est la métropole de Paris, et partir à la rencontre des provinciaux-ales. C'est donc confortablement installé-e-s dans le train en première classe, avec Brigitte à mes côtés et mon petit Némò à mes pieds, que nous avons débuté cet incroyable voyage. Première escale: Anus, à Yonne. Puis, près de chez vous: Longcochon dans le Jura. Hier, promenade intense au cœur de Deux-Verges, dans le Cantal. Et demain, nous visiterons Montcuq. Un chouette programme!

*Plein de poutous!
Manu*

Antarctique, le 12 mai 2019

Face à la situation d'urgence, le Conseil des ours-e-s blanche-s a décidé de trouver refuge en terres helvétiques. Nous comptons sur votre accueil et votre bonne volonté. Promis, on a de bonnes idées de slogans pour la marche du climat! N'oubliez pas de préparer un stock de phoques pour garantir une alimentation équilibrée. Au plaisir de vous rencontrer :)

Une ourse blanche en détresse

Los Angeles, le 28 avril 2019

Hi guys!

J'ai récemment eu l'honneur de party hard au festival Balélec. Cela m'a donné l'idée de vous partager mes tips exclusifs pour être une parfaite bombasse aux festivals de cet été.

- Des bonnes bottes de pluie à motif tartan (de préférence Burberry)
- Un highlighter - car si tu ne brilles pas d'intelligence, brille au moins d'highlighter
- Un corset pour empêcher toute forme de respiration convenable
- Un eyeliner pour se refaire une beauté en cas de pluie (parce qu'il va y en avoir, oh que oui)
- Un k-way, parce que c'est pas Coachella quand même



Xoxo,

Kimmy